

Une histoire de l'humanité, des religions et de l'Etat

1 - La naissance des dieux et des Etats

édité par L'Ouvrier

1 - La naissance des dieux et des Etats

1 - Des gens "sans foi, sans loi, sans roi"	3
2 - La religion des sociétés primitives	5
3 - Les religions de la préhistoire	6
4 - Une multitude de sociétés sans Etat	8
5 - Déesse-mère, dolmens et menhirs : religions du Néolithique	10
6 - Des sociétés matriarcales au début du Néolithique ?	12
7 - L'Etat et son apparition	15
8 - La première religion d'Etat, en Mésopotamie	17
9 - Apparition de l'Etat et religion	21
10 - Apparition de l'Etat et condition des femmes	23
11 - La Grèce antique invente sa religion d'Etat	25
12 - Pythagore : la secte qui invente la science	26
13 - La Grèce en déclin et son héritage fataliste	28
14 - Religion, société et Etat	29
15 - Marxisme et anthropologie	33

1 - Des gens "sans foi, sans loi, sans roi"

Lorsque Christophe Colomb découvre l'Amérique en 1492, les Européens font deux grosses erreurs en observant les peuples qu'ils y trouvent. La première est de les appeler des "Indiens". On croit en effet avoir fait le tour du monde, et être déjà arrivés en Inde. Cette erreur est vite corrigée, même si le mot indien est resté. Par contre, la seconde erreur est loin d'être corrigée. Elle a consisté à croire que les peuples découverts sont d'une civilisation inférieure à la nôtre. Par exemple, ceux qui ont découvert les Tupinamba du Brésil, disent d'eux que ce sont des *"gens sans foi, sans loi, sans roi"*. Les Européens sont très agacés de découvrir des peuples sans une forme de gouvernement comparable à ce qui existe en Europe. Même pas un vrai chef ! Ils sont par contre rassurés lorsqu'ils trouvent au Pérou les Incas, dirigés par un Roi et disposant d'un Etat. Il n'y a des Etats que dans quelques régions très limitées, en Amérique centrale, et en Amérique du sud, le long de la côte Pacifique.

Presque partout, on trouve par contre des tribus se gouvernant sans Etat. Des sociétés qui ont un chef, mais pas dans notre sens habituel. Ce chef n'a pas de pouvoir en soi, et surtout, il n'a aucun moyen de forcer qui que ce soit à lui obéir. Les Européens ont noté avec surprise que le chef indien manque à peu près complètement d'autorité. L'idée de donner un ordre, comme d'en recevoir, est quelque chose d'étranger à ces Indiens. Les Jivaro n'ont même pas de mot pour dire "chef". En même temps, il n'y a dans la société aucune couche sociale différente, aucune catégorie qui profite du travail des autres, et aucune non plus qui est exploitée. L'autorité et les ordres, les Indiens savent très bien ce que c'est. Ils peuvent tout à fait se choisir un chef comme nous l'entendons, et lui obéir. Mais ils réservent ce fonctionnement uniquement aux situations de guerre. Ils se choisissent alors un chef de guerre. Une fois la paix revenue, le chef de guerre perd toute sa puissance et redevient un individu comme les autres.

Pourquoi ces sociétés ont-elles tout de même un chef en temps de paix apparemment inutile ? On peut commencer à le comprendre en regardant ce qu'il doit faire. Il doit d'abord être un bon orateur. Sa fonction est de régler les conflits qui peuvent naître, de modérer les problèmes. A propos des Hurubu, Huxley note : *"C'est le rôle du chef d'être généreux et de donner tout ce qu'on lui demande : dans certaines tribus indiennes, on peut toujours reconnaître le chef à ce qu'il possède moins que les autres et porte les ornements les plus minables. Le reste est parti en cadeaux"* (Clastres 1974). On retrouve cette situation partout, en Amérique du sud. Le chef indien ne peut donc pas être un roi fainéant. Pour répondre à la générosité qu'on attend de lui, il doit plutôt plus produire ou échanger que les autres. C'est finalement lui qui travaille le plus. Le seul privilège du chef est d'avoir droit à plusieurs femmes. Il est polygame. Même la manière dont on écoute la parole du chef indique un refus de lui reconnaître une supériorité. Lorsqu'il parle, on ne lui prête pas vraiment attention, ou on feint l'inattention. On exige de lui qu'il ait un langage uniquement rassembleur, une sorte de célébration, inlassablement répétée, des normes de vie traditionnelles. Pas de pouvoir politique donc, et pas de pouvoir religieux non plus. En un mot, il n'y a pas d'Etat.

C'est le chamane, le guérisseur, qui incarne la religion dans ces tribus sans Etat d'Amérique du sud. Le chamane est *"à la fois respecté, admiré, craint. C'est qu'en effet il est le seul, dans le groupe, à posséder des pouvoirs surnaturels, le seul à pouvoir maîtriser le monde dangereux des esprits et des morts. Le chamane est donc un savant qui met son savoir au service du groupe en soignant les malades. Mais les mêmes pouvoirs qui font de lui un médecin, c'est-à-dire un homme capable de provoquer la vie, lui permettent aussi de dominer la mort : c'est un homme qui peut tuer. A ce titre, il est dangereux, inquiétant, on se méfie constamment de lui, on le rend immédiatement responsable de tout événement extraordinaire et, très souvent, on le tue, parce qu'on a peur de lui"* (Pierre Clastres 1974). Le chamane est donc lui aussi sous haute surveillance. La société maintient son pouvoir dans un cadre destiné à l'en protéger.

Les Indiens ne veulent pas que ceux qui ont la charge de représenter les intérêts collectifs (chef de guerre, chef de paix, chamane) puissent profiter de leur fonction pour exercer un pouvoir social. Ils s'arrangent donc pour faire en sorte qu'ils n'en aient pas, ne puissent pas en avoir. C'est pour cela qu'on leur demande beaucoup. Le vrai pouvoir appartient à la société elle-même. Le fonctionnement est simple, la tribu s'assemble toute entière, et délibère, de manière complètement démocratique. Et c'est l'unanimité qui est recherchée, et non pas la majorité. Dans les sociétés sans Etat, on veut l'adhésion de tous, et c'est possible, contrairement aux sociétés avec Etat, où la société elle-même est, au fond, divisée en permanence.

C'est finalement sur tous les continents qu'on a trouvé des traces de sociétés sans Etat, et des sociétés sans Etat encore bien vivantes. Au moment où commence la grande vague de colonisation européenne des années 1880, l'Afrique connaît d'immenses régions sans Etat. L'Australie ne connaît aucun Etat. On découvre des sociétés sans Etat en Inde. Tous ces peuples vont devoir subir du jour au lendemain le joug de l'obéissance à l'Etat. Pour beaucoup, cette transformation est pire qu'un esclavage économique. Elle est moralement insupportable. Et ils préféreront de fait, subir l'éloignement vers des régions désertiques, ou même être décimés, que de s'abaisser à devoir obéir à un ordre donné par un homme.

En 1492 comme en 1880, ce sont des colonisateurs, ou des intellectuels appartenant à des pays en train de coloniser, qui découvrent les sociétés primitives. Cette situation les empêche de comprendre à quoi, à qui, ils ont à faire. Ils voient ces peuples inférieurs par rapport à leur propre société. Aujourd'hui, le problème est parfaitement compris. On sait que les sociétés sans Etat n'étaient pas inférieures aux nôtres. Que certaines ont pu aller jusqu'à édifier des villes. Mais le problème subsiste. Les sociétés sans Etat restent gênantes. Et bon nombre d'auteurs continuent de présenter les sociétés sans Etat comme inférieures, moins développées, inachevées. Dans les sociétés avec Etat, une unanimité s'impose pour considérer que l'Etat est indispensable à une humanité civilisée. A l'école, à la télévision, dans les livres scolaires, dans la littérature, dans les romans mais aussi dans les travaux scientifiques, partout on nous présente l'histoire de l'humanité comme débutant avec l'existence de l'Etat : des palais, un roi, une famille royale fastueuse, une garde royale. Et sur cette base, la société obéit à des règles qui s'imposent à tous. Le roi, l'empereur, ou plus tard le président de la République, en est le garant, avec autour de lui une série d'appareils de contrainte : forces de police, tribunaux, prisons.

Tout ceci n'est pas faux, mais ce fonctionnement n'existe que parce que la société a été

divisée, cassée socialement, en classes qui ne sont plus du tout à égalité. C'est uniquement pour cela qu'il y a besoin d'un appareil situé au-dessus de tous, c'est-à-dire en réalité menaçant ceux qui sont opprimés, exploités. L'Etat, disait Engels, le compagnon de Marx, est au fond "*une bande d'hommes armés*". Police, armée, coupées de la population, justice, tribunaux et prisons, impôts enfin pour payer ces coûteux appareils et leurs personnels. Rien de tout cela n'existe dans les sociétés sans Etat, parce que la société ne connaît pas d'exploitation, de division sociale. L'Etat, on l'a vu à l'oeuvre en France en mai 1968, ouvertement. La classe des possédants prend peur et l'utilise, largement, massivement. Il y a des dizaines de condamnations, des milliers de blessés, et plusieurs morts du côté de ceux qui contestent l'Etat.

2 - La religion des sociétés primitives

C'est l'ethnologue anglais Tylor qui a apporté une première explication aux religions des sociétés qu'on appelle primitives, dans les années 1870-1880. Il pense vraiment que ces peuples sont arriérés, dans le sens où ils sont incapables d'accéder aux techniques du monde occidental, à son mode de pensée. Et il juge leurs croyances religieuses également primaires. Il pense qu'elles doivent avoir pour origine les rêves et la mort. Il appelle leur conception religieuse "animisme", c'est-à-dire croyance en des âmes qui animent chaque feuille, chaque arbre, ou chaque rocher, et tout ce qui bouge. Ce stade est donc, selon la science du 19ème siècle, le stade des âmes et des esprits. La société civilisée n'aurait commencé qu'avec la croyance en des dieux, comme ceux des Grecs de l'Antiquité, ou des Mésopotamiens. On appelle ce stade "polythéisme" (plusieurs dieux). Enfin, plus tard encore, l'évolution aurait apporté, par une révélation comme celle de Moïse, de Jésus, ou de Mahomet, l'idée la plus évoluée selon ce schéma, celle d'un Dieu unique, le "monothéisme".

Cette théorie d'un passage de l'animisme au polythéisme, puis au monothéisme, est intellectuellement attrayante, parce que basée sur l'idée d'évolution. Elle connaît un grand succès. Mais elle va s'avérer totalement fautive. On sait aujourd'hui qu'aucun peuple n'est animiste, au sens de ne croire qu'en des âmes et des esprits, et pas en des dieux, des êtres supérieurs. Toutes les sociétés humaines croient en des principes supérieurs. Mais les Européens qui ont établi les premiers contacts s'attendaient à trouver chez ces peuples les mêmes êtres suprêmes qu'ils vénéraient : Jésus, Marie, etc. Le stade animiste n'existe pas. C'est encore une vision de colon. Chez les Mélanésiens (Océan Pacifique), on croit en une force qui n'est pas personnifiée, appelée "mana". Parmi les tribus d'Australie sud-orientale, on croit en un Être suprême créateur. Les Guarani d'Amérique du sud vivent dans un monde où dieux et vivants se côtoient. Leur religion n'a rien d'une simple croyance en des âmes présentes dans la nature. Ils ont une pensée religieuse riche et complexe, qui a résisté aux nombreuses tentatives d'assimilation des missions jésuites chrétiennes. Les Guarani cherchent dans l'observation des normes fixées par les dieux, l'espoir de conquérir un état de perfection, et ils attendent d'eux qu'ils le leur annoncent. A l'inverse, on peut dire que dans nos sociétés dites modernes, civilisées, croyant en un Dieu unique et universel, il existe de l'animisme, des croyances en des esprits, des fantômes, etc. Nulle part, le monothéisme n'a réussi à effacer complètement ces croyances.

Autre idée fautive, l'idée selon laquelle "*les peuples réputés sauvages mettent partout dans leurs activités de la magie ou de la religion*". Testart nous dit que c'est aussi faux. Les

peuples primitifs savent délimiter à tout moment ce qui est du domaine des dieux et sacré, et ce qui est du domaine des hommes. Là encore, on s'attendait à des délimitations simples et visibles. A propos des Indiens d'Amérique du nord, le Suédois Ake Hultkrantz (1987) écrit : *"Il existe une ligne de démarcation entre ce qui appartient au monde ordinaire et naturel autour de nous, et ce qui appartient au monde surnaturel et spirituel"* . Un animal peut à certains moments être ordinaire, et à d'autres manifester un côté surnaturel. Les religions de ces Indiens, ajoute-t-il, *"contiennent aussi des concepts et des croyances sur le monde qui atteignent un très haut niveau de sophistication - telles les notions sur le commencement du monde, l'idée d'un Etre suprême et l'élaboration d'une harmonie cosmique"*.

Enfin, on ne peut pas dire non plus que le monothéisme soit supérieur au polythéisme. On trouve des sociétés "primitives" qui croient en un seul dieu. Et on en trouve même qui n'ont pas de dieu du tout ! Chez les Aranda du sud-est de l'Australie, une pratique d'initiation des jeunes garçons qui parviennent à l'âge adulte consiste à leur faire s'affronter à un Dieu terrible, censé les dévorer. Il a pour nom Twanyirrika. Or, ces jeunes vont découvrir au cours des cérémonies, qu'en fait, ni Twanyirrika, ni aucun être terrifiant n'existent en réalité. On leur apprend ainsi que la peur des dieux doit rester du domaine de l'enfance, et que l'homme adulte n'a rien à craindre, et n'a pas à avoir peur de forces surnaturelles. Les Aranda pensent que Twanyirrika a existé, mais dans un autre temps appelé "le temps des rêves". Maintenant, il n'y a plus sur terre que des hommes et des femmes. Ils continuent de pratiquer ce rite, qui a une utilité sociale. Mais encore une fois, pour eux, il n'y a plus sur terre que des êtres naturels. Qui oserait dire qu'une telle religion serait inférieure au monothéisme ?

Tout l'échafaudage de Tylor, incluant le soi-disant caractère arriéré des religions premières, ne tient pas. Les peuples primitifs ont une vision du monde où ils se posent la question de sa création et de son ordonnancement, d'une manière aussi élaborée que les religions qui ont suivies. Les religions des sociétés primitives ne sont ni inférieures, ni supérieures aux autres. D'entrée de jeu, elles sont toutes égales, car elles sont toutes des débuts d'explication collective de l'existence du monde, et de l'existence des hommes. Elles sont toutes apparues dans un monde sans science. On peut à la rigueur établir un ordre dans les progrès de la science, parce que celle-ci est rationnelle. La science répond aux questions que les religions premières tentent de résoudre, en décidant de se passer complètement des êtres surnaturels, y compris aux origines. Il n'y a pas de Twanyirrika dans la démarche scientifique. C'est seulement à partir de ce moment que l'on peut déterminer une avancée et un progrès dans les réponses apportées. Mais on sort alors du domaine religieux.

3 - Les religions de la préhistoire

On peut avoir une idée des sociétés primitives telles qu'elles subsistent de nos jours, en entrant en contact avec elles. Mais lorsqu'il s'agit de s'intéresser aux sociétés passées, un gros problème se pose en matière de croyances et de religion. On peut trouver des objets de culte, des représentations, des dessins, etc., mais cela ne nous avance pas beaucoup, car il reste à les interpréter. Et pour cela, il nous faut la parole des gens qui croient, ou au moins un texte écrit qui l'exprime. Or l'écriture est une invention faite vers 4 000 avant JC, en Mésopotamie, dans les premiers Etats. De manière générale, l'écriture sera utilisée par les Etats, alors que les sociétés sans Etat s'en passent et ne font pas appel à elle. Il est donc impossible de savoir directement ce que pouvaient avoir en tête les hommes de la préhistoire. Pourtant, il ne

manque pas de livres pour interpréter les quelques signes qu'ils nous ont laissés. André Leroi-Gourhan a consacré un ouvrage, "Les religions de la préhistoire" (1964), à réfuter et à démontrer l'aberration de bon nombre d'affirmations sur les prétendues religions de la préhistoire. Mais le mouvement a repris de plus belle. Des intellectuels chrétiens ont par exemple affirmé que l'homme a commencé à devenir vraiment un homme lorsqu'il a conçu ses premières idées religieuses. Et il a commencé à avoir une première religion lorsqu'il a commencé à enterrer ses morts, à leur donner une sépulture.

Cependant, fait remarquer Leroi-Gourhan, *"si une décoration spéciale, un riche mobilier, une couche de poudre d'ocre, des offrandes de nourriture accompagnent la sépulture, on peut parler de pratiques religieuses confirmées, mais à l'inverse, l'abandon pur et simple du corps dans les fourrés, le démembrement, la pâture aux oiseaux, la fuite précipitée de l'habitation en y laissant le corps ne signifient pas l'absence d'idées sur la survie"*. Les plus anciennes sépultures retrouvées datent d'environ 100 000 ans. Or il y a déjà 200 000 ans, Homo sapiens est déjà parvenu à fonctionner avec un véritable plan de travail pour fabriquer ses outils de silex. Son biface, ancêtre du couteau et de la hache, nécessite d'enchaîner sans erreur une série de quatorze coups tous différents. Il y a donc de bonnes raisons de penser qu'il peut avoir des conceptions religieuses, et qu'il se pose la question de l'origine et de l'existence. Leroi-Gourhan dénonce la tendance sans cesse renouvelée des chercheurs à voir chez ces hommes une religion obligatoirement arriérée. *"Tout pénétré du besoin de faire des Paléolithiques de sombres primitifs, proteste-t-il, on a construit une série de légendes empruntées à des faits australiens ou papous, eux-mêmes filtrés par la pensée d'Occidentaux qui se représentent assez pauvrement une qualité d'homme qui ne soit pas pétrie de nos raffinements intellectuels. Ce qui frappe dans les cavernes, c'est au contraire la dignité du décor que les Paléolithiques ont moulé dans les mouvements de la pierre et les mille témoins du respect qu'ils avaient pour les oeuvres, bien différents en cela des innombrables signataires ultérieurs"*.

L'idée erronée d'un homme et d'une religion primaire s'apparente à celle qu'on peut se faire de l'évolution des techniques : on commence par créer un objet simple, puis on le perfectionne par étapes, jusqu'à parvenir à une fabrication très élaborée. Mais l'évolution des techniques est en réalité plus complexe. Et la religion est une invention complète que fait l'esprit humain, une vision globale du monde, et de la place de l'homme dans ce monde. Il est probable qu'elle a pris sens lorsque les hommes ont commencé à maîtriser un peu cette place, c'est-à-dire lorsqu'ils ont commencé à construire une société. On connaît le mode de vie des hommes de la préhistoire. Ils vivaient de cueillette et de chasse. S'il y a des croyances, elles doivent donner une place particulière aux animaux, dont la chasse nécessite toute une technique, tout un fonctionnement cérébral, tout un comportement social.

On retrouve des images de l'art préhistorique, comme les peintures dans les grottes, en Europe, mais aussi en Australie, ou en Amérique du sud. Les plus anciennes datent de 30 000 à 40 000 ans. Elles ne représentent presque uniquement que des animaux, jamais la chasse elle-même. Elles représentent l'animal, mais pas l'homme ; seules des mains sont dessinées en négatif ; aucun objet, aucune plante ne sont montrés. Les signes et les animaux trouvés dans les grottes semblent correspondre à une sorte de langage, avec une grammaire qui veut par exemple que certains dessins soient accouplés, mais pas d'autres. On ne trouve aucun paysage, aucune scène d'activité humaine, ni chasse, ni guerre, ni rapports sexuels. Ces grottes sont une sorte de réceptacles à symboles. On peut être sûr que ces hommes ont une

pensée complexe.

On peut avoir une petite idée de ce que peuvent signifier ces peintures et ces gravures, grâce à des pratiques observées chez les Shoshones, Indiens d'Amérique. Pour les Shoshones, le versant nord de Crowhezt Butte est un site légendaire de leurs guerres passées, et il est réputé pour ses esprits bénéfiques. Mais sur d'autres buttes, on trouve des dessins sur la roche. Les dessins représentent les esprits, et les Shoshones considèrent que ce sont les esprits eux-mêmes qui les ont tracés, au cours de l'hiver. Ces dessins sont donc destinés à aider les Indiens à s'approcher des esprits, à aider le contact avec eux, puisqu'un des traits marquants de leur religion est de parvenir à la vision même de ces esprits. Peut-être les hommes préhistoriques ont-ils ce type de rapport avec leurs dessins et gravures ? On ne peut qu'émettre des hypothèses.

Après la représentation des animaux, il y a 30 000 ans environ, apparaît une nouveauté. Ce sont des statuettes féminines de cinq à dix centimètres environ, que l'on retrouve entre 32 000 et 23 000 ans avant JC : une trentaine en Europe centrale, autant en Russie, et de même en France et en Italie. Le plus souvent, les seins sont lourds, les ventres rebondis, les volumes fessiers excessifs. Là aussi, plusieurs interprétations sont possibles. C'est peut-être le signe d'une croyance en des déesses-mères, créatrices de la vie. Ce peut être aussi le signe d'une société matriarcale, où les femmes auraient un rôle prédominant. Mais ce peut être encore le signe d'une société qui rend hommage à la fécondité, sans que les femmes jouent pour autant un rôle dominant. Ce peut être encore des représentations érotiques, rien n'empêche de le penser non plus.

Plus tard, ces corps très en formes se transforment en représentations plus stylisées et plus nombreuses. Ce sont des centaines de sortes de baguettes plus ou moins allongées portant juste deux lourds seins (Autriche), si nombreuses qu'on a pensé qu'elles peuvent servir d'amulettes. Des signes abstraits apparaissent également sur les dessins et les gravures. En même temps, il semble bien qu'il y ait deux sortes de représentations : l'une qui reste du domaine du sacré et du religieux, et une autre qui ne semble plus avoir ce caractère, mais décrit simplement la vie, un peu comme une bande dessinée. Ce changement apparaît vers 6000 avant JC. On trouve dans le Sahara de tels dessins, représentant des femmes se déplaçant sur des bovins, ou des scènes de vie paisible d'un camp de pasteurs. Un changement majeur est en train d'avoir lieu : les hommes ont maintenant la maîtrise de techniques de production, avec l'agriculture et l'élevage. Ils sont en train de sortir de la préhistoire.

4 - Une multitude de sociétés sans Etat

L'absence de traces écrites nous prive, pour les sociétés sans Etat du passé, de la compréhension que nous avons, grâce à l'écrit, pour les sociétés avec Etat. Or, ce sont les sociétés sans Etat qui nous sont les plus étrangères, et pour lesquelles nous aurions besoin de plus d'explications. Il reste bien quelques cas de ces sociétés de nos jours, mais elles sont loin de représenter la variété et la richesse des situations qui ont existé. La plupart des sociétés sans Etat subsistant jusqu'à une époque récente ont été détruites par la civilisation actuelle et ses Etats. Cette destruction massive a connu deux grandes périodes : la découverte des Amériques à partir de 1492, puis, bien plus près de nous, la grande vague de colonisation de l'Afrique et de l'Asie à partir de 1880. Les deux grandes catégories de sociétés sans Etat ont

été touchées, aussi bien celles du premier stade de chasseurs-cueilleurs, que celles vivant au stade néolithique, d'agriculture et d'élevage. On n'a donc plus sous la main que les documents écrits par les ethnologues qui accompagnent les colonisateurs, et vont eux-mêmes détruire ces sociétés !

Par mépris ou aveuglement, les ethnologues ont énormément simplifié ce qu'ils voient, croyant toujours voir la même chose. En fait, une richesse gigantesque a été ignorée, détruite. Et cette perte vaut largement la flore et la faune en péril qui préoccupent la société actuelle. Chaque pièce manquante représente autant de trous dans la compréhension de l'histoire de l'humanité. La plupart des aspects de la société ont commencé à se mettre en place en absence d'Etat. Nous ne pouvons comprendre pleinement les rapports entre hommes et femmes, entre les hommes et leurs religions, entre groupes humains voisins, entre les hommes et le monde qui les entoure, et entre les hommes et ceux qui les dominent, que si nous comprenons aussi la vie des sociétés sans Etat.

Une société avec Etat est toujours une société divisée, où une catégorie plus ou moins grande de la population est opprimée, dominée, exploitée. Mais les sociétés sans Etat ne sont pas des modèles d'égalité et ne représentent pas l'idéal unique qu'on a pu croire au 19ème siècle. Elles sont d'une extrême variété de mode de vie et de pensée. On peut même affirmer que l'éventail de ces sociétés est bien plus grand, plus ouvert, plus diversifié, plus libre que celui des sociétés avec Etat. La première raison en est d'abord les divers degrés du développement économique et technique. On trouve des sociétés avec un mode de vie chasseur-cueilleur, d'autres agricoles, d'autres encore pratiquant l'élevage. De plus chaque invention nouvelle ne supprime pas forcément l'utilisation des anciennes techniques, et l'on trouve donc aussi certaines combinaisons de ces différents modes de vie. Mais une fois celui-ci donné, les sociétés sans Etat peuvent se permettre une liberté étonnante d'inventions de règles sociales.

Aux Etats-Unis, les Indiens des Plaines entre le Mississippi et les Rocheuses, ont adopté l'utilisation du cheval, et fait de la guerre une activité importante. Cela a créé une forte différenciation dans leurs sociétés. *"On y parle de pauvres, et il y a des riches. La richesse s'évalue en particulier en nombre de chevaux possédés "*. Mais l'état d'esprit de cette société n'est pas encore celui de nos sociétés avec Etat, où l'on a de la considération en fonction de la richesse. *"La richesse en elle-même n'est pas la source de prestige, d'estime et de considération sociale, elle ne suffit pas à assurer à celui qui la détient une position influente. Ce n'est pas ce que l'on a qui compte mais ce que l'on donne."* (Testart) Et l'on peut donner des choses très simples, voire symboliques. On peut aussi donner sous forme d'acte rituel, offrir sa souffrance dans la danse du soleil, danse qui va jusqu'à l'offrande d'une phalange que l'on se coupe. La religion, dans ces sociétés, participe donc à remettre de l'égalité là où le mode de vie a commencé à créer une inégalité.

Mais la religion qui joue ici un rôle de rempart contre l'inégalité et l'Etat, est en même temps un point faible. Car elle secrète une tendance à ce que certains forment une catégorie séparée de la société. Chez les Sioux, les "saints hommes" sont considérés comme ayant une place supérieure. Et chez les Pawnee, les prêtres sont organisés en une véritable caste héréditaire. De même, les chefs détiennent leur statut en fonction d'un système complexe de titres, blasons, noms et prérogatives religieuses, qui sont tous héréditaires. Sur la Côte nord-ouest, on trouve même un esclavage, qui provient de la guerre.

Mais rien n'est automatique dans l'évolution des sociétés humaines. Par exemple, les Mandan ont trouvé un moyen de régler le problème de l'accumulation de richesses chez les jeunes guerriers. Pour être vraiment estimés et glorifiés de leurs exploits, ils se doivent d'en faire des récits publics, et en même temps de distribuer chevaux et autres biens. Dans la société Mandan, *"la plupart des hommes de marque et des chefs éminents sont très pauvres, car pour acquérir réputation et influence, ils abandonnent tous les objets de valeur qu'ils possèdent (...) Si (un jeune homme) désire acquérir de la réputation, et s'il prétend se distinguer, il lui est nécessaire de faire des présents. Tous les gens du village remarquent très précisément quels présents sont faits, et le donateur a le droit d'arborer tous ses actes de générosité en les peignant sur ses vêtements (...)"* (Maximilien, cité par Testart)

5 - Déesse-mère, dolmens et menhirs : les religions du Néolithique

Entre 8 000 et 6 000 avant JC, une transformation considérable dans le mode de vie des hommes se produit au Proche-Orient. Elle consiste en une série d'inventions qui permettent de produire de la nourriture. Jusque-là, les hommes vivaient de ce point de vue comme les animaux, en prédateurs, se nourrissant en se servant simplement sur le monde naturel, animal ou végétal. On appelle Néolithique l'invention de l'agriculture, de l'élevage, et de bien d'autres techniques qui y sont liées, comme les poteries, les modes de conservation d'aliments. En même temps, un changement se produit dans le mode de vie : on se sédentarise, on se fixe sur un territoire. Les premiers pas de cette révolution ont eu lieu dans l'actuelle Syrie, en Mésopotamie, il y a donc 10 000 ans.

Les hommes qui étaient auparavant chasseurs-cueilleurs deviennent aussi paysans, puis éleveurs, artisans. Les premiers villages du monde, les premières villes apparaissent. On en a retrouvé de nombreux vestiges. Celle de Çatal Hüyük en Turquie, vers 6 000 avant JC, comprenait un millier de maisons, collées les unes aux autres, sans existence de rues ; il devait y avoir 5 000 habitants. Les maisons ont toutes la même taille et le même confort : il n'y a pas de hiérarchie sociale, de palais ou de roi. Il n'y a pas d'Etat. A Çatal Hüyük, on a retrouvé les traces d'un culte avec deux dieux dominants, dont l'un est une femme représentée en statuette en train d'accoucher. On l'a appelée la Déesse-mère.

A Jéricho, en Palestine, également une ville sans Etat, on a retrouvé des crânes, enfouis sous terre au même endroit. Puis vers 7500 avant JC, les crânes sont exposés à l'intérieur des maisons. Datant de 8000 avant JC, des tous premiers débuts de l'agriculture, on trouve une nouvelle série de statuettes féminines, en terre cuite cette fois, aux caractères sexuels à nouveau très exagérés. On pense qu'elles symbolisent la fécondité, et qu'elles sont liées aux travaux agricoles. C'est plus tard, vers 7000 avant JC, qu'apparaissent des représentations masculines, mais en nombre plus petit. Tout ceci se retrouve de la même manière en Europe, un peu plus tard, au 6ème millénaire avant JC. Il y aurait donc eu une religion, qu'on a appelée de la Grande Déesse, au Néolithique. On a retrouvé des représentations qui semblent analogues aux déesses-mères dans les religions premières d'Afrique, en Amérique pré-colombienne. De là à penser que la société elle-même a connu une période donnant un rôle important aux femmes, l'idée a évidemment germé, parfois jusqu'à affirmer qu'il a existé alors une domination des femmes. Mais rien n'est prouvé.

Lorsqu'elles apparaissent, dans un deuxième temps, les représentations masculines prennent d'abord la forme d'un sexe, phallus représenté isolé, plus tard sur un corps d'homme. On se pose autant de questions sur ce phallus que sur les Vénus ou sur les déesses-mères. Certains objets en forme de phallus retrouvés en Afrique placés sur des tombes d'hommes semblent vouloir indiquer une volonté de conjurer la mort. Le sexe de l'homme représente-t-il un organe de plaisir ou de puissance ? Cette puissance est-elle celle d'engendrer des enfants, ou de commander, ce qui impliquerait un début de hiérarchie sociale ?

La révolution néolithique s'est reproduite plusieurs fois à travers le monde. Aux Amériques, en Afrique, en Asie, des hommes ont, indépendamment les uns des autres, inventé les moyens de domestiquer des plantes de leur région. Ensuite, à partir de ces foyers, cette invention s'est répandue largement. L'Europe a connu l'agriculture grâce à l'extension de la découverte venue du Proche-Orient. Elle finit par arriver sur sa façade atlantique, à l'ouest, entre 5 000 et 2 000 avant JC. C'est alors qu'apparaît le monde des menhirs et des dolmens.

Le mot dolmen veut dire en breton "table de pierre". Les rares pierres plates que l'on retrouve aujourd'hui supportées par au moins deux pierres levées, ne sont plus que la trace d'une ancienne chambre faite de pierres levées, et sur lesquelles la pierre plate était disposée comme un toit. Les premières dalles de pierre ont eu une forme, en gros, humaine, qui est une trace des anciennes représentations. Cette chambre est une chambre funéraire, un lieu où l'on enterre des morts. Les dolmens qui nous apparaissent aujourd'hui ne sont plus que des restes. Tout un amas de petites pierres et de terre recouvre souvent les murs pour former une chambre en ne conservant qu'une ouverture. Une dizaine de corps au maximum sont enterrés dans un dolmen. Qui est choisi pour y être enterré ? On ne sait pas, mais on pense qu'il n'y a pas de différenciation entre riches et pauvres. Au cours du 4ème millénaire avant JC, les dolmens, ou tombes mégalithiques, se répandent dans une grande partie de l'Europe occidentale.

Les menhirs sont des pierres dressées individuelles. Bien qu'on en trouve par milliers, ils sont moins bien expliqués. Ceux qui sont isolés semblent avoir été des sortes de marques du territoire d'une tribu, comme s'ils indiquaient un partage de l'espace entre villages paysans. A Locmariaquer (Bretagne, France), on a retrouvé une pierre cassée en trois morceaux, qui devait faire au total 20 mètres et peser 350 tonnes. Le menhir de Laniscar, au Trévoux (Finistère, France) est gravé de deux seins et d'un collier. Vers 4000 avant JC, les menhirs du Morbihan ont été détruits pour être remplacés par des dolmens. On en conclut qu'il y a forcément eu un changement dans la vie sociale et dans les croyances. Mais on n'a pas les moyens de le comprendre. Les menhirs que l'on retrouve en groupe sont soit alignés, soit disposés en cercle. Pour ceux-là, l'orientation des pierres dressées tient compte du mouvement des astres : les alignements de Carnac indiquent les directions du lever et du coucher du soleil. Le site de Callanish (Ecosse) indique les quatre points cardinaux, nord, sud, est, ouest. Le site de Stonehenge en Angleterre a été conçu pour observer à l'horizon la position du soleil levant le jour du solstice d'été, et établir ainsi le calendrier solaire et celui des travaux agricoles. Stonehenge est un véritable moyen d'observation perfectionné des mouvements du soleil mais aussi de la lune. A tel point qu'il permettait peut-être même de prévoir les éclipses. Le monument, commencé en 3000 avant JC, n'a cessé d'être perfectionné pendant 1500 ans.

Les monuments de cette période étant conçus pour protéger un certain nombre de morts, on peut penser qu'ils s'inscrivent dans une religion liée à un culte des ancêtres. Le

monde du début du Néolithique est encore un monde sans pouvoir, sans Etat, sans classes sociales fortement différenciées dans la société. Mais vers 3500 avant JC, commencent à apparaître des divisions sociales, qui se retrouvent dans les tombes à Ingelstorp (Suède) et à Hagestad. Les tombes des notables, plus imposantes, sont construites près des meilleures terres. Et on trouve une hiérarchie dans la disposition des corps. Il n'est donc pas impossible que la première division de la société ait commencé, pour les peuples qui construisent ces tombes de grandes pierres, au moment de la mort : certains ont eu le privilège d'être enterrés dans ces tombes, puisque celles-ci ne contiennent qu'une petite partie des membres de la communauté. Peut-être ces privilégiés de l'au-delà étaient-ils des prêtres ou des hommes liés à la religion. En tous cas, cette division n'a fait que préparer une division bien terrestre. Le site de Stonehenge en Angleterre révèle une organisation très poussée de la division sociale.

Les pratiques religieuses liées aux "pierres dressées" ont duré bien au-delà des civilisations qui les avait conçues et pratiquées. Même lorsque la religion chrétienne est introduite et a déjà plusieurs siècles d'ancienneté, la population conserve au moins en partie des pratiques liées aux anciens cultes. *"En 398 à Carthage, en 452 à Arles, en 567 à Tours, en 681 à Tolède, en 826 à Paris, conciles et synodes s'en prennent "aux pierres dressées" pour en interdire expressément le culte"*(Mohen 1998).

6 - Des sociétés matriarcales au début du Néolithique ?

L'apparition de statuettes féminines, de déesses-mères, au début du Néolithique pose le problème de la situation des femmes dans l'histoire des sociétés. Ce problème est très loin d'être résolu. Tout ce que l'on peut dire, c'est que dans les sociétés qu'on a pu observer, le nombre de cas où il n'y a pas une forme ou une autre de domination des hommes sur les femmes est quasi-inexistant. On connaît très peu de cas de sociétés dites matriarcales. Nous en mentionnons ici deux, retrouvées dans la Chine actuelle. Toutes deux sont basées sur un mode de vie agricole. C'est le cas des Nas, au nord-ouest de la Chine. Le mot "matriarcat" semble indiquer un pouvoir des femmes sur les hommes, par symétrie avec le terme de patriarcat, situation qui associe effectivement descendance en lignée paternelle et pouvoir sur les femmes. En fait, chez les Nas, il y a une descendance en lignée maternelle, mais pas pour autant de domination des femmes sur les hommes. Le mariage n'existe pas, et la vie sexuelle est bien plus libre que dans les sociétés qui prétendent avoir obtenu cette liberté. *"Les liaisons se nouent et se dénouent sans aucune contrainte sociale et au seul gré des désirs de chacun. Il n'y a pas de mal à cumuler les amours. C'est au contraire le serment de fidélité qui est perçu comme une hérésie. Un négoce, un marchandage - bref, une vilénie !"* (Bobin 1999) Dans la pratique, les choses se font avec discrétion, et tact : *"l'homme va gratter à la porte de sa bien aimée et regagne furtivement à l'aube son propre toit maternel"*. L'idée de la procréation, chez les Nas, est basée sur la croyance que l'homme ne joue qu'un rôle d'arrosoir, comme la pluie est indispensable pour que pousse la plante. Mais la graine est déjà prête dans le ventre de la mère. La croyance se modèle sur la vie réelle.

Cette société rarissime représente-t-elle une exception, ou est-elle une trace d'un système qui a existé très largement dans le passé ? Il n'y a pas de réponse à cette question actuellement. Par contre, les Nas sont en train d'être détruits insidieusement. D'abord les étudiants de la révolution culturelle maoïste ont obligé les gens à se mettre en couple, ce qu'ils ont défait dès qu'ils l'ont pu. Aujourd'hui, ce sont les réformes dans le sens capitaliste qui

minent cette petite société. Le lieu est envahi de touristes, pour qui on a planté des bars et des bordels à proximité. On voit maintenant des jeunes filles Nas, bijoux plantés dans les lobes des oreilles, les lèvres maquillées, talons hauts, en train de minauder en annonçant... que celles qui font l'amour libre sont des prostituées, et qu'elles se réservent à un seul homme. Parallèlement, on assiste à une montée en puissance des hommes. Les rituels religieux qui étaient auparavant le fait des femmes, sont en train de passer aux mains des hommes. L'idée du père, auparavant absente, n'est plus très loin.

Autre exemple, dans le Yunan, au Sud de la Chine cette fois : ce sont les Moso. La famille, chez les Moso, est entièrement organisée autour de la femme. C'est la plus ancienne, la doyenne, qui est chef de famille : elle organise les travaux des champs, gère l'économie domestique, représente la famille vis-à-vis du monde extérieur. Les travaux des champs se font de manière collective, avec la participation égale de tous, hommes et femmes. Le patrimoine se transmet de mère à fille, de même que la mère donne le nom de l'enfant. Cette société connaît une initiation sexuelle qui a une place reconnue dans la vie sociale. A l'âge de 13 ans, la jeune fille reçoit ses vêtements de femme lors d'une cérémonie. Elle peut désormais recevoir un garçon pour la nuit, ce qu'elle va commencer à faire dans la pratique vers 15 ou 16 ans. Les filles disposent pour cela d'une chambre individuelle. Les garçons, eux, vivent dans une chambre commune. Ce n'est que le soir venu que le garçon ira présenter un cadeau. S'il est accepté, il peut rester pour la nuit. Cette pratique se continue en fait à l'âge adulte sous une forme semblable. Les anthropologues l'appellent alors "mariage-visite". Mais le mariage ne se formalise pas. Il vaudrait mieux parler d'union libre-visite. La relation est libre d'être interrompue à tout moment. Le père peut évidemment aller voir et jouer avec les enfants de sa bien aimée. Mais on ne se pose pas la question de savoir qui est le père de tel enfant, ou qui est l'enfant de tel père.

Les Moso pratiquent une religion "synchrétique", qui allie une ancienne religion polythéiste sans prêtre, populaire, avec une pratique bouddhiste basée sur un clergé. La religion traditionnelle comporte un culte des anciens, comme très souvent chez les peuples agriculteurs. Le dieu le plus important est personnalisé par une montagne proche, dans laquelle les Moso voient le visage d'une lionne. Le principal dieu est donc féminin, à l'image de la place des femmes dans leur société. Mais lorsque survient la mort, ce sont des hommes qui reprennent le dessus, car les Moso confient la règlement de la cérémonie à des prêtres bouddhistes, qui sont exclusivement masculins. Le mort est amené sur une hauteur, transporté en position accroupie dans un linceul blanc, placé au centre d'une construction en bois, pour y être brûlé. Un cheval reste à proximité, chargé de transporter son âme vers le royaume des anciens.

Ces deux exemples sont-ils des exceptions, ou au contraire les traces de toute une période qui a pu connaître de tout autres rapports entre hommes et femmes ? La solution de ce problème est au point mort. Pendant longtemps, les anthropologues sont des hommes, et ils négligent complètement d'étudier la place, le travail, l'importance des femmes, dans les sociétés qu'ils observent. Ils considèrent le travail des femmes à la maison, avec leurs enfants, ou leurs activités de cueillette comme "naturel". Dans les années 1970, des affirmations hâtives de quelques féministes, déclarant un peu vite que le matriarcat a bien été une étape dans l'histoire de l'humanité, n'arrangent rien. Il faut les révoltes féministes des années qui ont suivi 1968, pour qu'un nouveau courant se mette à étudier la place réelle des femmes dans ces sociétés. Et là, grosse surprise. Alors que l'on considère que chez les chasseurs-cueilleurs,

l'homme compte pour l'essentiel en apportant le produit de la chasse, la femme ne servant qu'à apporter une sorte de nourriture d'appoint avec ses collectes de racines et tubercules et ses cueillettes de fruits, les chiffres montrent que tout ceci est faux, et seulement un reflet de préjugés machistes. En réalité, même chez les chasseurs-cueilleurs, les femmes apportent la plus grande partie du travail fourni par la société. La cueillette, chez les sociétés de chasseurs-cueilleurs, représente environ 70 % du bilan des ressources alimentaires, et laisse donc loin derrière l'activité de la chasse. C'est la chasse qui est un appoint en réalité, elle n'est "noble" que dans la tête des Européens qui l'ont auréolée d'un prestige très masculin.

Si la femme apporte l'essentiel du travail, de la nourriture à la société, on ne peut plus dire que son infériorité sociale est "naturelle". La femme a beau avoir la charge naturelle de l'enfantement, ou être physiquement moins forte que l'homme, c'est elle qui apporte le plus à la communauté. Il y a donc bel et bien domination sociale par les hommes. Et cette domination semble bien être la règle générale, à quelques exceptions près, dans les sociétés observées. L'anthropologue anglais Evans-Pritchard, interrogé par une société féministe en 1955 sur la place des femmes dans les sociétés primitives, répond en substance qu'elle semble comparable à l'inégalité déplorable qu'il constate à notre époque. *"Dans les sociétés primitives, l'homme détient invariablement l'autorité, bien que dans certaines sociétés et dans certaines circonstances les vieilles femmes puissent aussi l'exercer. Comme vous le savez, il est des sociétés dans lesquelles l'héritage et la succession s'opèrent par la lignée utérine. Mais dans de telles sociétés, la femme, dans la mesure où elle échappe à l'autorité paternelle ou maritale, subit celle de son oncle maternel ou de son propre frère. Les sociétés matrilinéaires, moins nombreuses cependant que les sociétés patrilinéaires, se rencontrent à l'état le plus typique parmi des peuples comme les Nayars de la côte Malabar de l'Inde et les Manangkabau de Sumatra, dont les cultures sont loin d'être primitives. Mais on ne les rencontre pas au sein des grandes civilisations du monde, toutes patriarcales."*

L'inégalité sociale entre hommes et femmes est peut-être le véritable "péché originel" de la société humaine. Toutes les études anthropologiques, préhistoriques, nous indiquent que le moment où la société humaine s'est constituée en tant que telle, où elle est sortie du vaste domaine animal, est aussi celui où a été instituée une pratique tout à fait particulière concernant les femmes. La règle sociale humaine d'origine a consisté à pratiquer l'exogamie, c'est-à-dire l'obligation d'un mariage externe à la bande. Il ne s'agit pas simplement d'un évitement de l'inceste, ou de son extension. Il s'agit vraiment d'une règle élaborée en commun entre bandes, et consistant à ce que chaque femme s'accouple et aille vivre dans une autre bande que celle de sa naissance. C'est par ce moyen que les liens entre bandes ont commencé à exister, que la société a commencé à se construire.

Le fait que ce soit l'échange des femmes qui soit mis en oeuvre est en même temps le signe d'une infériorité de la femme. Il y a des raisons de penser que la date de cette pratique se chiffre en centaines de milliers d'années, à une époque donc où la société vit de chasse et de cueillette. Dans de nombreuses sociétés qui ont conservé ce mode de vie, on observe une pratique régulière d'une sorte de guerre rituelle entre tribus. Un objectif de guerre est la prise de femmes. Les femmes capturées sont soumises à un statut inférieur, voire ouvertement exploitées. Evidemment, rien ne prouve que cette pratique d'un véritable gibier humain féminin, observé très largement dans les sociétés primitives contemporaines, était celle du paléolithique. Mais on voit que les deux comportements peuvent tout à fait aller de pair, échange de femmes entre bandes, permettant de lier une tribu, et guerre entre tribus avec

conquête de femmes.

Néanmoins, il n'est pas du tout impossible que les femmes aient réussi par la suite à établir une place meilleure, voire égale. Certaines périodes, comme le gravettien des préhistoriens (entre 30 000 et 20 000 avant JC environ), ou le néolithique agricole (entre 8 000 et 6 500 avant JC), semblent y être propices, au vu des indices religieux ou artistiques que nous avons mentionnés. Si une période a eu de bonnes chances de connaître une telle égalité entre les sexes, c'est le début du Néolithique : lorsque l'importance symbolique de la chasse recule, et avant la pratique de l'élevage, qui va redonner son importance à l'animal, et probablement en même temps à l'homme. Il n'est pas aberrant de supposer que l'agriculture ait été une invention des femmes, dans la mesure où la cueillette des plantes est le fait des femmes, et qu'une longue observation, et une compréhension maîtrisée des processus de reproduction végétales sont indispensables. Il semble bien que les Indiens d'Amérique du nord ne connaissent pas de division du travail entre les sexes, et qu'il régnait une totale égalité entre hommes et femmes, jusqu'à l'arrivée des Européens. Cette situation a changé ensuite, du fait des bouleversements opérés par l'intrusion des colons blancs, obligeant les hommes à mener une activité guerrière de plus en plus fréquente, et donnant une importance sociale démesurée à cette activité.

7 - L'Etat et son apparition

L'Etat n'est pas une découverte supérieure que l'humanité a reprise dès qu'elle en a eu connaissance, comme une invention technique. Il apparaît pour la première fois en Mésopotamie, et reste isolé durant de nombreux siècles. De même lorsqu'un second Etat apparaît, en Egypte, ses tentatives d'expansion sont combattues. Même du temps de Jésus-Christ, il n'y a pas d'Etat aux Amériques, bien peu en Afrique et aucun dans d'immenses régions d'Asie. A la veille des colonisations capitalistes, dans les années 1880, on estime à 10 % la population mondiale qui vit sans Etat. Mais les populations sans Etat ont partout et toujours été sous-estimées, notamment pour minimiser les massacres gigantesques qui y ont été faits, notamment en Amérique du nord, et en Amérique du sud. C'est peut-être 20, ou 30 % de la population mondiale qui a vécu sans Etat jusqu'à l'époque moderne.

Des hommes de sociétés sans Etat ont découvert l'agriculture, l'élevage, développé l'artisanat, construit des villes égalitaires, sans palais ni roi. La ville de Jéricho, 8000 ans avant JC, s'étendait sur quatre hectares, et comptait deux à trois mille habitants. C'est bien plus qu'un village. En Anatolie, dans l'actuelle Turquie, la ville de Çatal Huyuk avait une architecture très élaborée, avec environ mille maisons, et sans doute cinq mille habitants, il y a 6000 ans. On n'y trouve aucune trace de hiérarchie sociale, ou d'Etat. Tout ceci n'a pas duré quelques années, ni quelques dizaines d'années, mais plusieurs millénaires. Le premier Etat, en Mésopotamie, apparaît 4000 ans avant JC.

Lorsque l'Etat s'instaure, il est évident qu'il a tendance à vouloir soumettre à son autorité les peuples voisins. L'Asie du sud-est a connu de nombreux royaumes plusieurs fois millénaires, comme le royaume khmer, le royaume birman, le royaume thaï. Ces royaumes ont occupé les meilleures terres, sur des plaines alluviales, permettant la culture du riz inondée. Les tribus non soumises, évidemment qualifiées de "sauvages", n'ont eu que le choix de vivre en nomades sur les collines, cultivant le riz sans irrigation, et pratiquant une

agriculture itinérante. Ces tribus sans Etat ont eu des chefs, mais quasiment sans pouvoir, *"sinon qu'ils tentent d'imiter les princes des royaumes voisins et prennent volontiers l'aspect de despotes locaux, mais au pouvoir toujours limité par des conseils formés d'anciens, de chefs de clans ou de sages et par des assemblées populaires"*(Testart). Un certain nombre de sociétés sans Etat ont fait un jour le pas, la révolution devrait-on dire, d'instaurer un Etat. D'autres ne l'ont pas fait. D'autres encore ont été absorbées par un Etat voisin. D'autres ont su résister jusqu'à nos jours contre cette intrusion de l'Etat. L'Etat avait-il à l'origine une supériorité par rapport à la société primitive ? Il a permis très tôt la mise en commun de forces humaines et matérielles considérables. C'est ainsi que d'immenses travaux d'irrigation ont pu être entrepris en Mésopotamie. Mais cette mise en commun échappe en réalité à la communauté, et est remise à la disposition de la seule caste dirigeante.

L'Etat n'a pu apparaître que bien après que les hommes primitifs aient profondément bouleversé leur économie. Il a d'abord fallu qu'ils réalisent la transformation fondamentale du Néolithique, l'invention d'une autre attitude que le fait de se servir sur la nature, par la chasse, la cueillette et la pêche, pour se nourrir. Il a fallu inventer la production par la maîtrise de l'agriculture, puis de l'élevage. Cette transformation de l'économie, ce développement des forces productives, n'a pas entraîné de manière automatique ni systématique l'apparition de l'Etat. Mais une fois apparu, l'Etat a le temps pour lui. C'est qu'une fois mis en place, il est bien difficile à renverser. En règle générale, seul un autre Etat y parvient. On a cependant un cas aux Amériques où l'Etat, après une apparition chez les Tolèques, disparaît totalement pour de nombreux siècles. Mais en règle générale, un Etat ne peut être renversé que par... un autre Etat. Et là, la liste est innombrable. De nos jours, l'Etat domine la planète, au point de paraître une évidence naturelle, le propre de l'homme civilisé.

L'instauration de l'Etat a coûté cher, et nous coûte encore plus cher aujourd'hui. Elle a signifié que désormais, tout homme est aliéné, qu'il soit dominé, ou qu'il soit dominant. D'ailleurs, souvent aussi, s'il a à jouer les deux rôles selon les moments de sa vie sociale. Personne ne peut échapper à ce problème. Les rapports humains ne sont pas des rapports d'égalité. Sous la houlette de l'Etat, l'économie se met à user des nouvelles techniques productives à l'échelle la plus grande, rassemblant des dizaines ou des centaines de tribus, sous la même autorité, en faisant une même aire économique. On passe des cités-Etats aux Empires. L'Etat lui-même en profite, développant largement ses caractères parasitaires. Mais l'Etat est incapable de devenir un Etat unique mondial. Il est agité d'un double mouvement de destruction, de fragmentation, dû à la concurrence que se livrent les dirigeants du monde, et de concentration, par absorption des plus faibles par les plus forts. Selon les périodes de l'histoire, c'est un aspect ou l'autre qui prévaut, mais aucun ne l'emporte définitivement. Depuis la Seconde Guerre mondiale, et peut-être plus particulièrement depuis le début de la crise des années 1970, le processus de fragmentation l'emporte indéniablement.

L'Etat est donc incapable d'achever l'oeuvre qu'il a commencée. Il est devenu un corps réactionnaire, conservateur, qui interdit à l'économie de se développer pleinement. Alors que les échanges devraient aujourd'hui être mondialisés de la manière la plus libre, c'est-à-dire sans aucune contrepartie, sans argent, sans contrainte, la pyramide d'Etats qui maintient l'ordre mondial, fait passer de force les échanges économiques dans des moules qui datent de plusieurs millénaires : on prête contre usure, on n'échange qu'entre riches, on délaisse des peuples et des régions entières, jugées trop pauvres et peu profitables. Plus les techniques permettent un échange totalement libéré (internet, réseaux d'ordinateurs, moyens de transport

de masse rapides), plus l'échange est enserré et finalement limité aux seules classes riches de la planète. Aujourd'hui, l'essentiel du commerce mondial est en réalité un échange à l'intérieur des sociétés multinationales elles-mêmes.

Les hommes qui vivaient sans Etat et avaient inventé l'agriculture, l'élevage, construit les premières villes, n'étaient pas bien différents des hommes d'aujourd'hui. Depuis que l'agriculture et l'élevage ont été inventés, la majorité des hommes sur terre ont été des paysans, et leurs techniques sont restées à peu près les mêmes. Nos parents paysans, nos frères paysans des autres régions du monde, vivent comme les hommes du Néolithique, à cette différence qu'eux n'avaient pas à subir cette contrainte de l'Etat. Il est grand temps que les êtres humains lèvent la tête, pour ceux qui sont soumis, et abandonnent leur comportement dominateur pour les autres. Le monde d'avant le Néolithique a su créer une multitude de sociétés sans Etat. Il reste à créer les sociétés sans Etat du monde moderne.

8- La première religion d'Etat, en Mésopotamie

Les premiers Etats sont apparus sous forme de cités-Etats, en Mésopotamie, entre 4 000 et 3 500 avant JC. Là, on sait d'après de nombreuses traces écrites, que ce sont les prêtres, les tenants de la religion, qui se sont trouvés eux-mêmes la caste dirigeant cet Etat nouveau. Les prêtres sont la première forme de couche privilégiée de l'histoire. *"Chaque dieu, écrit Gordon Childe, possède une demeure terrestre (le temple de la Cité), des biens matériels et des serviteurs humains (les prêtres). Les premiers écrits mésopotamiens intelligibles pour l'archéologie sont des registres où l'administration sacerdotale portait le montant des revenus des temples. Ces documents révèlent que les temples sont non seulement des centres de vie religieuse, mais des pivots de l'accumulation du capital. Le temple remplit les fonctions d'une grande banque : le dieu est le plus gros capitaliste du pays (...) le dieu est le membre le plus riche de la communauté (...) Aujourd'hui ces offrandes s'appelleraient des intérêts et notre impiété laïque qualifierait de fortement usuraires les tarifs appliqués"* (Gordon Childe 1964)

La religion de Mésopotamie est bien connue. On a en effet retrouvé quelque chose comme 500 000 documents écrits qui la concernent directement ou indirectement. Ce sont des tablettes en argile séchée, qui partent du 4ème millénaire et s'échelonnent sur plus de 3 000 ans. Jean Bottéro, spécialiste français de cette religion, en donne une image très élogieuse, bien éloignée du langage de Gordon Childe. Il réussit la prouesse, dans son ouvrage "La plus vieille religion" (1998) de ne jamais mentionner quand apparaît l'Etat, alors qu'il traite de la "première religion d'Etat". Il ne nous dit donc jamais à quel moment il parle de la religion avant que l'Etat apparaisse et à quel moment il est en train de décrire une religion instituée ! Pire, il recolle les deux morceaux d'avant et après Etat pour mieux les mélanger. Il parle ainsi dans un même élan d'une "religion préhistorique", "sans écritures saintes", "sans dogmes", "sans orthodoxie, sans orthopraxie, sans fanatisme, et qui évoluait avec nonchalance (...)", et d'une religiosité "faite avant tout d'un sentiment "centrifuge" de crainte, de respect, de servilité à l'égard du Divin". En fait, l'Etat, lorsqu'il se met en place, reprend une ancienne religion effectivement sans dogmes, sans clergé, sans peur. Mais il transforme cette religion, et sur la base des anciennes croyances polythéistes, impose la crainte et la servilité aux hommes.

Bottéro ne s'étend pas sur la religion qu'il appelle préhistorique, celle qui existe avant

l'apparition de l'Etat. Et il se pose encore moins la question de savoir comment et en quoi un changement se produit. Mais son long propos laisse deviner quelques réponses. La religion d'Etat commence par changer la quantité et la place des dieux. Sur les deux ou trois mille qui existent dans l'ancienne religion polythéiste, la religion d'Etat en privilégie quelques-uns, autour desquels elle affecte une nouvelle place aux autres, instaurant une hiérarchie qui n'existe pas. Les dieux maintenant évoqués sont moins nombreux, et deviennent écrasants. *"On se soumettait à Eux, on Les redoutait, on s'abaissait et on tremblait devant Eux - on ne Les "aimait" pas". "Le monde innombrable et d'abord égaillé des dieux n'était plus que le reflet surnaturel de l'autorité politique".*

On est capable de retrouver le détail des étapes de cette évolution. Ainsi, à partir des années 2700 avant JC, chaque cité-Etat a pour chef naturel une de grandes divinités du panthéon "national" : Enki à Eridu ; Enlil à Nippur ; An (et son inséparable Inanna) à Uruk ; Nanna à Ur, etc. *"Le nombre de dieux actifs a baissé, mais en revanche, Leur personnalité s'est trouvée, à proportion, développée en pouvoir, en majesté, en importance, à l'image des souverains du pays..."* Cette montée en puissance des dieux, et en écrasement des hommes, se poursuit encore : *"entre le 2ème et le 1er millénaires (avant JC), pour des raisons à nos yeux obscures , on a donné à chaque dieu un astre, ou une constellation, pour symbole et image"* (Bottero).

Comment les Mésopotamiens voient-ils le monde ? Cette question n'intéressait plus que les membres des classes privilégiées. Mais dans le système qu'ils décrivent, on peut penser qu'une partie a un lien avec ce que croit la population exploitée. Selon les tablettes d'argile séchée, c'est Nammu, la Dame des dieux, la Mère, qui a donné naissance à l'univers. C'est donc une femme qui est à l'origine du monde. Cette croyance est modifiée à la fin du 2ème millénaire avant JC, au moment où est mise par écrit l'Epopée de la Création. On décide alors que lorsqu'il n'y avait ni Ciel, ni Terre, ni Dieux, seules existaient deux gigantesques masses liquides divines : l'Eau salée de la mer, et l'Eau douce. En même temps, Nammu, l'ancienne mère-femme, est remplacée par Tiamat, un dieu masculin, et son rôle devient complètement secondaire. Les deux masses liquides s'entremêlent, sans vraiment se mélanger. Et elles accouchent de cette union, d'une première génération qui finira par engendrer les dieux. Dans cette vision, les Mésopotamiens dessinent un univers en forme de sphère creuse. La Terre, plate, est au centre. Comme collée sous la Terre, l'Eau douce est environnée par l'Eau salée. Au loin au-dessus de la Terre, c'est le Ciel. Et en-dessous, l'envers, ou enfer, est le lieu où vivent les morts. Enfin, pour soutenir la voûte du ciel, à l'est et à l'ouest, se trouvent deux montagnes, percées d'un orifice pour permettre au soleil de passer chaque jour.

Un épisode intéressant de l'Epopée de la Création raconte comment le dieu Marduk, à peine connu avant 1700 avant JC, et bien qu'arrivé plusieurs générations après les autres dieux, mérite d'être le premier et le plus vénéré. C'est typiquement le problème d'un monarque qui doit justifier sa prise du pouvoir. Marduk, porté aux nues par le clergé de Babylone, ne va toutefois pas remplacer dans la pensée populaire, le préféré du peuple Enlil. On verra de nouvelles tentatives au début du premier millénaire avant JC, pour donner la prééminence à Marduk. Cette nouvelle histoire dit qu'au début, il n'y a que la Mer, et que Marduk a créé un premier radeau de Terre. Sur ce socle, il a ensuite créé les hommes, destinés à travailler pour nourrir les dieux. La religion d'Etat de Mésopotamie de cette époque fait du premier homme un ouvrier. Ensuite, pour que les hommes puissent travailler, Marduk pense à créer plantes et animaux.

Lorsque les dieux doivent prendre une décision, ils le font en "Assemblée", tout comme les dirigeants de l'Etat. Ainsi, *"sous la présidence du Roi des dieux, se débattent et se décident les destins de l'Univers, des dieux et des hommes"* (Bottéro). Les décisions sont inscrites sur une Tablette aux destins. Et cette tablette assure à celui qui la détient le pouvoir suprême sur l'univers entier, les dieux comme les hommes. En fait, il y a une confusion totale entre le rôle des dieux et celui du gouvernement, fait lui d'hommes en chair et en os, mais qu'il s'agit de présenter comme les dieux eux-mêmes, grâce à une tablette d'argile dont les textes seraient dictés par les dieux... On trouve là un moyen que reprendront les religions monothéistes d'Etat : l'écriture joue un rôle d'autorité, qui doit être d'autant plus impressionnant et mystérieux qu'à l'époque, les prêtres sont à peu près les seuls à savoir lire.

La manière dont cette première religion d'Etat copie -on devrait dire, singe- les pratiques de l'Etat, est tellement claire qu'elle en devient risible. Plus tard, les Etats penseront au contraire à masquer au maximum le rapport entre réalité sociale et système de croyance, quitte, comme dans le cas du Christianisme, à y mettre des croyances absolument incroyables d'un point de vue rationnel, comme l'immaculée conception. En fait, la religion mésopotamienne est encore naïve, honnête. Elle laisse encore une place importante au besoin d'expliquer les origines du monde.

On trouve même une grève dans la religion des Mésopotamiens. Dans un texte intitulé le "Supersage", daté de 1626 avant JC, trois tablettes écrites en vers disent ceci : *"Avant que les hommes ne soient créés, les dieux avaient un problème pour subvenir à leur besoins. Ils décidèrent de faire travailler une catégorie inférieure de dieux, qui vont devoir s'épuiser à travailler la terre. Mais au bout d'interminables années de dur labeur, ceux-ci s'arrêtent de travailler, refusent de poursuivre Leur corvée, détruisent Leurs outils."* Panique chez les grands dieux ! Ils se réunissent alors, et Enki leur propose ce plan : on va remplacer les dieux travailleurs par des hommes. La différence, c'est que l'homme sera mortel. Il ne pourra donc pas se contenter d'arrêter de travailler pour pouvoir exiger une condition supérieure, car lui-même aura besoin de manger. Cet homme, on va le fabriquer avec de l'argile, en y mélangeant un peu de notre sang de dieux.

Cette proposition est applaudie par les grands dieux. On fabrique alors un premier prototype d'homme, appelé lullû. Puis on passe à la fabrication en série des hommes-serviteurs des dieux. Dans cette première version, la durée de vie des hommes est fixée à 64 800 ans. Et ces hommes deviennent vite nombreux. Leur tapage énerve Enlil. Il les dote alors de la Maladie, de la Sécheresse, de la Famine, pour réduire leur nombre. Ça ne suffit pas. Les hommes empêchent Enlil de dormir tranquillement. Alors Enlil décide de s'en débarrasser par le Déluge. Mais, malin qu'il est, il commence par mettre dans une barque une famille d'hommes et des animaux, pour assurer son avenir. Il réduit l'existence humaine à ce qu'elle est maintenant. Et il y ajoute la stérilité de certaines femmes et la mortalité infantile.

Si Bottéro conclut de cette description qu'on *"ne peut s'empêcher d'apprécier l'intelligence, la religiosité et la sagesse"* de ce tableau, nous préférons nous poser la question de savoir ce qui pousse les prêtres de Mésopotamie à imaginer ces mythes. On peut en effet se demander s'ils ne sont pas le reflet d'une productivité agricole des hommes qui travaillent devenue trop grande pour nourrir la classe, non pas des dieux, mais des prêtres. On en trouve d'ailleurs une indication dans un passage de Bottéro : *"Pour la cérémonie du premier du mois,*

ont été envoyés , lit-on sur les tablettes : -de la ville d'Umma : 6 boeufs de trois ans ; 24 vaches de deux ans ; 360 litres de beurre, et autant de fromage. -de la localité de Maskan-dudu : 240 moutons ; 240 brebis ; 180 agneaux, 120 agnelles, 60 porcs. -de la localité de Bad-an : 180 moutons , 420 brebis, 120 agneaux, 120 agnelles, 160 chevreaux, 60 porcs. -de la ville de Maskan-sapir : 120 moutons, 120 agneaux, 120 agnelles, 120 chevreaux... -de la localité d'Urusagrig : 40 mouton et 20 brebis. -de la ville d'Isin : 30 moutons et 20 brebis. Rotation du gouverneur de la ville de Sippar". (fin du 3ème millénaire, près de Nippur)

"Si l'on totalise cette nourriture carnée sur l'année entière, calcule Bottéro, on arrive à des chiffres véritablement exorbitants, vu le nombre réduit de convives : 18 000 moutons, 720 boeufs, 360 veaux, 2580 agneaux (...) Du moins, face à une aussi pantagruélique mangeaille, peut-on se figurer quelque chose de la richesse, de la magnificence et des excès de la table des dieux, et du mal que se donnaient les vieux Mésopotamiens pour Les nourrir, autrement dit, pour assurer Leur culte liturgique quotidien". Mais c'est de véritable écoeurement qu'il faut parler ! Quel gâchis incroyable au nom des dieux ! Que de privations pour les travailleurs et que de sueur humaine gaspillée en pure perte. Il est probable qu'existe tout un commerce où le clergé revend l'essentiel de tout ceci, obtenu gratuitement, et finalement consommé par les classes privilégiées. Enlil a raison, le système d'exploitation mené par l'Etat et soutenu par la religion fonctionne trop bien ! Régulièrement, le problème se pose et se repose, dans toutes les religions d'Etat, d'un enrichissement de l'Eglise qui devient choquant et suscite des révoltes.

Comme la société qui est divisée, la religion connaît deux faces : une face officielle, impulsée d'en haut par les dirigeants, et une face populaire, qui en est souvent très loin. Les croyances et les pratiques populaires se résument à tenter de deviner son avenir. Dans un monde sans aucun espoir pour ces hommes, on a recours au devin, le barû, qui fait également de l'astrologie. Et on pratique aussi l'exorcisme, pour tenter de supprimer un peu les maux dont on souffre. Le mal est attribué à des sortes de dieux populaires de second ordre, qui agissent par pure méchanceté. Vers 2 500 avant JC, l'Etat impose un changement sur ce point : ces sous-dieux ne doivent pas pouvoir agir librement. Ils ont reçu un mandat des vrais dieux. Ainsi, la religion officielle met sous son contrôle une croyance qui en a été indépendante. De même, on voit vers 2000 avant JC, une idée nouvelle, celle du péché, apparaître, et s'imposer : un péché est une désobéissance aux volontés des dieux. Les subtilités intellectuelles concernant la construction de l'univers, l'art poétique auquel la foi permet de parvenir, toutes les richesses de l'esprit que l'on trouve dans nombre de tablettes dédiées aux dieux, le peuple en est de fait tenu à l'écart.

Non seulement Gordon Childe met en lumière la nature économique, exploiteuse du régime imposé par l'Etat en Mésopotamie, mais il indique clairement quelle est la catégorie qui dirige cet Etat : ce sont les prêtres, le clergé, toute une classe constituée autour de la religion érigée en pouvoir. *"En 2800 avant notre ère, les temples possédaient encore de vastes étendues de terre, mais une grande partie du sol appartenait aussi à des groupes de citoyens qui l'achetaient et la vendaient au sein de groupements, syndicats ou corporations. La nature de cette propriété collective nous est encore mal connue" .*

Au troisième millénaire avant JC, on assiste à une transformation de la société. Le rôle dirigeant, joué à l'origine par les prêtres et les anciens, passe aux mains des chefs militaires. *"Les nouvelles conditions sociales soulevèrent de nouveaux problèmes qui exigeaient des*

solutions neuves. Aux premières époques des villes sumériennes, les décisions municipales étaient prises par des Conseils où siégeaient les membres âgés de l'aristocratie. Lorsque la nécessité d'une défense militaire se faisait sentir, le Conseil de la ville choisissait habituellement un homme éminent qui se trouvait investi d'une royauté temporaire durant la période de crise. Le mot sumérien pour roi est "lugal", ce qui signifie simplement "grand homme". Cet individu, ainsi désigné par le Conseil, prenait le commandement, réglait la crise, puis le calme revenu, retournait à ses affaires personnelles, quelles qu'elles fussent. Au fur et à mesure de l'expansion des villes, les périodes de paix devinrent de plus en plus courtes et, en conséquence, le lugal exerça son autorité durant des périodes toujours plus longues, ce qui accroissait son pouvoir. Vers 2800 avant JC, l'autorité politique royale l'emportait sur le Conseil des anciens".

Ensuite, "la royauté, à mesure qu'elle affermissait son pouvoir, renforça la structure sociale déjà complexe des cités. il fallut au monarque toujours davantage d'esclaves, d'artisans, de fonctionnaires. Tout ce monde exigeait davantage de viande, de grains, de pain, de vêtements. Le roi, pour se les procurer, accrût son pouvoir sur les citoyens". "En 1800 avant notre ère, un palais royal construit dans la ville de Mari couvrait plus de quatre hectares ; la cour centrale était pavée d'albâtre précieuse (...) Certains palais de 300 chambres logeaient la famille royale, les dignitaires, les gardes, les domestiques et les hôtes". On croirait, déjà, assister à une description de Versailles.

Bottero, lui, ne démord pas de son admiration pour la religion d'Etat : "Tout ce que nous voyons autour de nous, tout ce qui nous survient, était-il expliqué, rendu acceptable et débarrassé de son incohérence ou de son apparente injustice". Mais l'injustice n'est pas "apparente", comme dit ce lapsus révélateur d'un choix social. Elle est réelle pour les basses couches, pour le peuple. C'est la justice, que tente de faire apparaître à sa place la religion, qui n'est qu'"apparente".

9 - Apparition de l'Etat et religion

Alain Testart note une relation très intéressante entre l'existence de l'Etat et la pratique du sacrifice dans les religions. Par sacrifice, Testart précise qu'il veut parler de pratique impliquant une destruction, et pas seulement un don ou une offrande en général, et qui implique une vie d'autrui, animal ou humain, et pas seulement un rite de souffrance. La pratique du sacrifice, relève-t-il, "ne fut jamais une pratique universelle (...). Tant en Océanie qu'en Amérique, de larges régions n'ont jamais pratiqué le sacrifice. Ce sont l'Australie, la Nouvelle Guinée et la Mélanésie, l'Alaska, la presque totalité du Canada, toute la partie ouest des Etats-Unis, les basses terres amazoniennes, les Pampas et la Patagonie jusqu'à la Terre de Feu. A vrai dire, on ne peut qu'être frappé par la corrélation très évidente qui existe entre l'absence de sacrifice et le caractère non-étatique de la société. Toutes les régions que nous avons énumérées sont sans conteste des sociétés sans Etat. A l'inverse, il n'est pas inutile de jeter un rapide coup d'oeil sur les régions où se rencontre le sacrifice. En Océanie, c'est le cas de la Polynésie, et il s'agit de puissantes chefferies, de royautés, de sociétés fortement stratifiées, étatiques, sinon proto-étatiques (presque étatiques). En Amérique du Sud, c'est l'empire Inca sur la Cordillère, ce sont aussi ces chefferies imposantes du domaine circum-caribbe ; au Mexique, c'est l'Etat aztèque et, bien avant, de multiples sociétés dont on a quelque difficulté à imaginer qu'elles n'auraient pas été étatiques ; à l'est des Etats-Unis, ce

sont probablement des sociétés révélées seulement par l'archéologie, mal connues, dont les centres cérémoniels sinon urbains évoquent ceux de la Méso-Amérique ancienne. Si nous ajoutons que presque tous les peuples de l'Ancien Monde (Europe et Moyen Orient) ont connu le sacrifice parce qu'ils ont presque tous vécu dans des sociétés étatiques, la corrélation entre Etat et sacrifice paraîtra claire" (Testart 1993).

Claude Rivière rejette l'affirmation de Testart : "*Partout en Afrique, répond-il, on pratique le sacrifice dans des sociétés traditionnelles qui étaient la plupart non-étatiques*". Mais Testart lui a répondu d'avance : "*Il ne s'agit pas de corrélation stricte. L'aire de distribution du sacrifice déborde légèrement celle des Etats*". Il serait bon en effet que les scientifiques fassent preuve de sérieux et par exemple, donnent une indication sur les masses des phénomènes qu'ils observent. Si un phénomène ne représente que 2 ou 3% des populations concernées, on peut dire qu'il s'agit d'une exception, et ce n'est pas avec une telle observation qu'on est en droit de rejeter une règle qui aurait été établie pour 80 ou 90% des populations.

Il semble bien que le sacrifice soit une pratique générale de tous les jeunes Etats au lendemain de leur mise en place. Les ethnologues ont rarement décrit des sacrifices humains. Mais explique Testart, il doit être plus répandu qu'on ne l'a vu "*pour la bonne raison que les puissances coloniales ont partout interdit cette pratique*", "*les ethnologues ont rarement assisté à des sacrifices humains*". Le Judaïsme affirme qu'Abraham, recevant l'ordre de Dieu de sacrifier son propre fils, a vu au dernier moment celui-ci remplacé par un animal, un bélier, et la fête des Expiations perpétue ce sacrifice avec un bouc. Le Christianisme a transféré le sacrifice sur celui du Christ lui-même. L'Islam, avec le sacrifice des moutons, et l'Hindouisme, avec le sacrifice des boeufs, persistent à recommander le sacrifice d'animaux. L'Afrique noire le pratique aussi.

Une caste de prêtres souvent tout-puissants se met en place avec l'Etat. Ainsi, les Celtes, avant la conquête de la Gaule par Rome dans les années 50 avant JC, sont véritablement dirigés par des druides (mot signifiant "Très-savant"). La bande dessinée Astérix donne une image bienveillante du druide, avec le personnage de Panoramix, sorte de médecin-guérisseur. Mais les druides sont des chefs tout aussi puissants, qui ont le monopole de la justice, du droit, de la médecine, de la généalogie... Il sont également chargés de l'éducation des fils de la noblesse des propriétaires de terres. "*Les druides détiennent une grande part du pouvoir : ils forment l'une des "deux classes d'hommes qui comptent", l'autre étant celle des "chevaliers" ou nobles guerriers*". Les druides ne payent pas d'impôt. Ils "*affermissent leur pouvoir en trouvant un équilibre entre des régimes royaux condamnés à disparaître, des noblesses imbues d'un pouvoir guerrier et financier trop grand et des masses plébéiennes nombreuses et productrices de richesses matérielles*" (Brunaux 1999).

Leur religion est fondée sur l'immortalité de l'âme, et considère les formes humaines comme floues, passant à des formes animales. La séparation entre la vie et la mort est imprécise, les âmes pouvant séjourner dans des îles lointaines ou sous des tertres. Les moeurs de cette religion sont morbides, directement inspirées des activités guerrières. On a ainsi retrouvé dans des lieux sacrés un charnier comprenant les restes de 70 corps attachés debout, la tête coupée et retirée, donnée en butin à leurs vainqueurs, ou exposée sur le porche. Les os des membres étaient prélevés pour former des constructions cubiques, où on les fracassait pour en retirer la moelle, dans le but de libérer l'âme qu'elle était censée contenir. Les corps

étaient abandonnés jusqu'à complète putréfaction, la pourriture devant rejoindre la terre pour être offerte aux divinités. Taureaux, vaches et boeufs étaient sacrifiés également. "Nos ancêtres les Gaulois" sont de francs barbares !

Exception à la règle, les Germains n'ont pas de prêtres. Cette société est dirigée par une caste de nobles, et une classe de guerriers libres. En-dessous, on trouve des gens "demi-libres", anciens prisonniers, esclaves affranchis, puis de vrais esclaves. Mais cette société guerrière a introduit l'activité militaire presque au coeur de la religion. Parmi les dieux importants, on trouve aussi bien des divinités de la Guerre que le dieu du Droit et des Assemblées, ou celui de la Magie et de la Victoire. Le rituel comporte des sacrifices de prisonniers, l'immersion de leurs armes rendues inutilisables, les processions de chars sacrés portant une effigie divine.

Les temples surélevés sont une autre pratique des Etats. Il semble que plus l'Etat se sent au faîte de sa gloire, plus il cherche à élever la hauteur de ses temples : ziggourats en Mésopotamie, pyramides en Egypte, cathédrales en Europe occidentale. Mais en Australie, dans aucune des 500 tribus, il n'y a d'Etat. *"Personne ne s'y prosterne devant qui que ce soit et on n'y élève ni ziggourat, ni pyramides, ni cathédrales"*. Testart note une autre différence : *"La crainte des esprits et des dieux est l'une des plus répandue dans le monde. Elle semble absente de l'Australie aborigène"*. De même, les tribus indiennes d'Amérique centrent leur pratique religieuse sur la recherche des esprits, et leur contact avec eux. Mais chez les Indiens qui vivent sans Etat, *"les esprits, bien qu'ils puissent apparaître en tant que protecteurs comme nettement supérieurs aux humains, ne surplombent pas l'humanité pour l'écraser de toute leur hauteur"*.

10 - Apparition de l'Etat et condition des femmes

L'Etat mis en place et la religion modifiée, le nouveau roi ne peut se contenter de proclamer qu'il règne sur terre selon l'ordre des dieux. Il doit aussi régler le problème délicat d'organiser et de justifier sa succession. Auparavant, la propriété était commune, on ne faisait guère attention à la filiation, et la famille était établie dans un sens large. Désormais, l'existence d'un héritage de pouvoir, et de propriétés importantes à transmettre, rend capital le fait de savoir qui est enfant de qui, et quelles règles établir pour la filiation.

L'Etat impose une nouvelle règle de filiation. Il ne laisse guère de chances à une éventuelle égalité des sexes. Le roi considère comme héritier son fils, et il tient donc à le connaître avec certitude. Il interdit à sa femme tout autre rapport sexuel, pour être sûr de cette paternité. Si la femme est incapable d'avoir un fils, il en prend d'autres. C'est un système patrilinéaire qui s'instaure. Le premier fils hérite du nom de la lignée royale. Ces nouvelles règles vont durcir la condition des femmes. En plus de devenir des sujets obéissants du pouvoir, elles subissent une seconde oppression par rapport aux hommes, ou voient s'aggraver celle qui existait déjà.

En Mésopotamie, il subsiste une relative présence des femmes dans le clergé de la religion d'Etat. Chaque temple, voué à un dieu, est dirigé par un ou une archiprêtre : un homme lorsque le dieu est une déesse, une femme lorsque c'est un mâle. Ainsi, est formé un véritable couple, dans tous les sens du terme, y compris sur le plan sexuel. Mais il n'y a pas

pour autant égalité des femmes avec les hommes. Il existe par exemple une véritable prostitution d'ordre religieux, qui est le seul fait des femmes prêtresses, et dont profitent les hommes tout à fait humains des classes supérieures.

La mise à l'écart des femmes se fait clairement dans le cas de l'Egypte. Pendant une première période, l'Etat qui s'instaure en Egypte, vers 2700 avant JC, laisse une place honorable aux femmes. On en voit une gouverner. Elles ont leur rôle dans la religion. Et dans la vie quotidienne, elles semblent rester les égales des hommes. Des femmes riches sont propriétaires terriennes ou chefs d'entreprises. Elles évoluent librement en public. Et puis, les choses changent vers l'an 1200 avant JC, du temps de Ramsès III. C'est qu'à l'époque, le régime commence à subir des attaques d'Etats étrangers. La société se militarise. On voit des scribes comptabiliser le nombre de mains et autres morceaux amputés sur les ennemis. Et cela modifie immédiatement le sort des femmes. Désormais, seuls les guerriers, des hommes, sont à l'honneur. On ne voit plus que des hommes circuler librement. La société se masculinise.

Dans le cas de la Grèce, cette transformation semble s'être produite dès que l'Etat est apparu. Les dieux féminins grecs ne sont plus que des créatures monstrueuses. Les anciens grecs ont mis les femmes totalement à l'écart de leur société. Elles n'y ont aucune place. Et plus elles sont d'un milieu favorisé, plus elles sont contraintes à être enfermées, confinées dans les tâches domestiques. Pas question de femmes au gymnase, au stade, aux thermes, et surtout à l'assemblée du peuple, l'agora. Ces Grecs développent largement et officiellement l'homosexualité masculine, et il devient commun de déclarer son amour entre hommes. La relation sexuelle égalitaire est la pédérastie, qui associe un homme adulte et un jeune. Cette relation est très codifiée, et ne se pratique que face à face, le pénis de l'un inséré entre les cuisses de l'autre. La sodomie est mal vue, et celui qui en est convaincu devient exclu de la société, au même titre que les femmes et les immigrés.

Cette évolution, qui voit l'Etat naissant mettre à l'écart les femmes, se retrouve chez les Chinois, les Incas, les Mésopotamiens, les Mayas ou les Aztèques. Tous les Etats prennent cette même direction. Et on en voit le reflet dans les dieux qu'ils se donnent. Les Grecs ont une femme qui est un dieu de la guerre, Athéna. Ce n'est qu'une survivance d'un passé révolu. Les Hébreux prennent pour Dieu Yahvé, le mâle "Seigneur des armées". Et les Arabes choisiront pour Dieu le mâle Allah, et non la déesse Allat. Dieu est masculin. Ses prêtres sont des hommes. Et ils appuient les nouveaux privilèges des mâles. Il n'est pas interdit de penser que le marché ait été proposé clairement dans un certain nombre de cas par les patriarches aux hommes : *"vous m'obéissez, mais en échange, je vous donne le droit de contrôler vos femmes"*.

Toutes les religions d'Etat, du Bouddhisme au Protestantisme, n'accordent qu'une place très secondaire aux femmes, inexistantes ou très minoritaires. L'Eglise catholique est plus hypocrite : d'un côté, elle pousse les femmes à se convertir, et même à se consacrer à la religion en entrant dans les couvents. Mais de l'autre, elle leur interdit de monter sur l'autel où officient les curés. Depuis le concile Vatican II, on voit des femmes sur l'autel, mais toujours dans les seconds rôles. Le Judaïsme, et à sa suite les autres religions monothéistes, le Christianisme et l'Islamisme, consacrent et conservent cette situation d'infériorité imposée aux femmes, sans même jamais parler de revenir dessus. Voilà pourquoi, aucune autorité religieuse ne contestant cette situation, au contraire, elle peut sembler aujourd'hui encore presque normale.

11 - La Grèce antique invente sa religion d'Etat

Si une société a la faveur des chercheurs et des historiens du monde occidental, c'est la société grecque. Elle est partout et inlassablement mise à l'honneur, comme étant l'inventeur de la démocratie. On oublie que cette démocratie exclue les esclaves, les étrangers, et les femmes, ce qui fait beaucoup de monde. On retient les avancées culturelles des Grecs parce que la Grèce se situe en Europe. Mais dans le cas de la Grèce aussi, comme ailleurs, il est révélateur d'examiner le lien entre la naissance de l'Etat et la transformation de la religion.

On sait assez bien comment la société grecque a introduit en son sein le germe de la division qui a abouti à la création d'un Etat, vers 1600 avant JC. Du temps où leur société est encore égalitaire, les Grecs décident d'introduire la propriété privée des terres qu'ils cultivent, au lieu de continuer à les considérer comme communes. Inévitablement, ceux qui en possèdent plus, ou d'un meilleur rendement, se retrouvent plus riches que les autres, et une division fatale se développe. Ainsi, s'établit à Athènes une administration qui décide des affaires, au lieu qu'elles soient discutées et décidées dans les tribus comme autrefois. Ensuite, on décide que les fonctions de l'administration de l'Etat sont réservées aux nobles, pendant qu'artisans et agriculteurs travaillent. Puis, l'esclavage se développe, ainsi que l'obligation de fournir des hommes pour la guerre.

Les changements dans les croyances religieuses des Grecs liées au passage d'une société sans Etat à une société avec Etat, ont été étudiés par Marc Richir. L'apparition de dieux exigeants se produit là et au moment où l'Etat apparaît. Cet Etat, dans le cas de la Grèce, est dirigé par un roi ou un despote ; entouré d'une cour, de fonctionnaires à son service, de soldats qui lui obéissent, il domine les autres membres de la société, qui sont des agriculteurs. Il use de son pouvoir pour les obliger à des travaux destinés à produire des surplus qui, sous forme d'impôts ou autres, vont constituer la richesse de l'Etat et de la caste aristocratique. Ils lui permettront de se doter de tout un appareil, vêtements, palais, etc., destinés à consolider son emprise en impressionnant les sujets qu'il a soumis. Chez les Grecs qui ont mis en place des cités-Etats, la religion classe les êtres apparus sur Terre en cinq catégories. Les humains actuels sont en cinquième et dernière position : c'est la race de fer, inférieure à toutes les autres. Les ont précédés l'âge d'or en premier, puis une race d'argent, des êtres de bronze, enfin des demi-dieux. L'homme est clairement un être inférieur.

La mythologie grecque devient incroyablement compliquée une fois l'Etat établi. L'histoire, ou plutôt les histoires et les croyances concernant les dieux, tentent en effet d'une part d'intégrer les anciennes croyances, d'autre part de mettre en place une filiation entre ces dieux et les rois qui s'établissent sur terre. *"La fondation mythico-religieuse est une fondation théologico-politique, extrêmement complexe, de la royauté. Il n'y a pas, cherchons-nous à montrer, de dieux sans qu'il y ait des rois, et pas de religions, en ce sens archaïque, sans qu'il y ait d'Etat, du pouvoir coercitif"*. En effet, précise Richir, parler de dieux là où il n'y a que des mythes (c'est-à-dire des histoires expliquant la création) est abusif. Les inventeurs de l'agriculture, ou d'autres techniques, ne sont pas des dieux, et *"sont d'ailleurs destinés, une fois leur tâche accomplie, à quitter le monde des hommes. Jamais, ils ne font l'objet d'un culte spécial, et leurs noms sont plus communs que personnels."* (...) *"La mythologie sera d'abord en quelque sorte, le mythe de la fondation de l'Etat, par représentation, toujours déjà codée*

depuis l'institution même de l'Etat, de l'Etat avant l'Etat, de cette institution avant elle-même, dans un "avant" transcendantal ou un passé transcendantal qui n'a jamais eu lieu (...) C'est dans cette genèse, précisément, que les dieux viennent à jouer le rôle essentiel, et entrent en scène". Et Richir ajoute : "Nul doute, le cas grec le montre, qu'il ne s'agisse là d'un travail "spécialisé" et "savant", effectué après coup, en effaçant, comme c'est frappant dans le cas mésopotamien (fondation de grands empires), les traces de son élaboration". C'est avec l'Etat que se fonde "la religion au sens strict, à savoir un système de la dette symbolique, où, par la pratique rituelle, des cultes (et des temples) doivent être rendus aux dieux" (Richir 1998). Dans le cas de la Grèce, les nouveaux privilégiés, qui sont des propriétaires de terres, éprouvent sûrement plus que dans le cas des prêtres de Mésopotamie, le besoin de justifier par une nouvelle histoire des dieux le fait qu'ils s'emparent du pouvoir et de l'Etat. Et leur tâche devait être plus compliquée. Mais dans tous les cas, le parallèle est frappant entre la mise en place de l'Etat et l'apparition d'une nouvelle religion, qui s'impose au commun des mortels.

Engels avait noté le caractère général du changement opéré dans la religion, dès lors que des divisions se cristallisent dans la société : *"... à côté des puissances naturelles, entrent en action aussi des puissances sociales, puissances qui se dressent en face des hommes, tout aussi étrangères et au début, tout aussi inexplicables, et les dominent avec la même apparence de nécessité naturelle que les forces de la nature elles-mêmes. Les personnages fantastiques dans lesquels ne se reflétaient au début que les forces mystérieuses de la nature, reçoivent par là des attributs sociaux, deviennent des représentants de puissances historiques (note d'Engels : Ce double caractère ultérieur des personnages divins est une raison de la confusion qui s'introduit ultérieurement dans les mythologies, raison que n'a pas vue la mythologie comparée, laquelle s'en tient uniquement au caractère des dieux comme reflets de puissances naturelles. Ainsi dans quelques tribus germaniques, le dieu de la guerre s'appelle en vieux norrois Tyr, en vieil haut-allemand Zio et correspond donc au grec Zeus et au latin Jupiter pour Diupiter ; dans d'autres, il s'appelle Er, Eor et correspond donc au grec Ares et au latin Mars). A un stade plus avancé encore de l'évolution, l'ensemble des attributs naturels et sociaux des dieux nombreux est reporté sur un seul dieu tout-puissant, qui n'est lui-même à son tour que le reflet de l'homme abstrait. C'est ainsi qu'est né le monothéisme, qui fut dans l'histoire le dernier produit de la philosophie grecque vulgaire à son déclin et trouva son incarnation toute prête dans le Dieu national exclusif des Juifs, Jahvé."(Anti-Dühring)*

12 - Pythagore : la secte qui invente la science

Né au début du 6ème siècle avant JC à Samos, Pythagore fonde une sorte de société religieuse, dont va sortir une première pensée scientifique. Vers 530 avant JC, il s'installe à Crotone. C'est là qu'il s'entoure de fidèles et de disciples. Pythagore est connu de nos jours pour ses découvertes mathématiques. Mais ses découvertes, il les fait dans un cadre étonnant pour nous, englobant à la fois religion et science.

Cette religion, qui sera connue directement de peu de monde, c'est l'orphisme. Pythagore reprend le culte de l'ancien dieu grec Orphée, et il le transforme, y met un contenu nouveau. *"L'orphisme, nous dit Arthur Koestler, fut la première religion universelle du monde en ce sens qu'on ne la regardait pas comme un monopole tribal ou national : il était ouvert à tous ceux qui en acceptaient les dogmes ; et il influença profondément l'évolution religieuse. Il serait faux néanmoins de lui attribuer trop de raffinements intellectuels ou spirituels ; les*

rites orphiques de purification, qui sont au coeur du système, contiennent encore toute sorte de tabou primitifs : interdiction de manger de la viande, ou des fèves, de toucher un coq blanc, de regarder un miroir en tenant une lampe... Mais c'est ici précisément que Pythagore donna un sens nouveau à l'orphisme, et que l'intuition religieuse s'unit à la science rationnelle dans une synthèse d'une étonnante originalité. Le lien, c'est le concept de katharsis." La katharsis est une technique permettant de se délivrer de certaines servitudes, telle ces passions et tensions du corps, la mort et le vide, etc. Pythagore propose une hiérarchie complexe de techniques. Quel rapport avec la science ? Il pense que la science désintéressée mène à la purification de l'âme, à sa libération. Pour Pythagore, la science est un moyen de contemplation. La nouveauté est donc de placer la recherche scientifique parmi l'un des objectifs traditionnels de la religion. Ainsi la science va naître au coeur même de la religion. Mais elle ne pourra pas y vivre bien longtemps.

Pythagore est entouré d'un véritable ordre religieux, la Fraternité, qui est en même temps une académie scientifique. L'ordre se donne des règles de vie qui semblent aller vers un retour à une vie sociale communiste. *"Ses règles de vie ascétique semblent avoir anticipé sur celles des Esséniens, lesquels servirent de modèles aux premières communautés chrétiennes. Les Frères partageaient tous leurs biens, menaient vie commune, traitaient les femmes en égales. (...) Selon son degré de purification, chaque frère était initié peu à peu aux mystères supérieurs de la théorie musicale, mathématique et astronomique"* (Koestler). Les pythagoriciens pensent que les relations mathématiques détiennent les secrets de l'univers.

On ne connaît pas les détails de la persécution, mais on sait que bientôt, elle s'abat sur la Fraternité, qui est dissoute. Les pratiques communistes, l'égalité des femmes, le quasi-monothéisme, sont autant de raisons à une répression. Pythagore est banni de Crotona. Ses disciples sont exilés ou mis à mort, et on brûle leurs lieux de réunion. Mais l'idée scientifique de Pythagore va résister et vivre, produire des résultats impressionnants pour l'époque, jusqu'à ce que la société, par ses reculs, finisse par les étouffer.

On sait que le monde hérité de Mésopotamie, et aussi de l'Egypte, était vu comme une sorte de grande huître, entourée d'eau. Les Grecs, avec Thalès de Milet, reprennent ce modèle. Mais ils se posent la question de savoir par quel moyen naturel l'univers s'est formé ainsi. Thalès pense que la matière première initiale, c'est l'eau. Pour d'autres, c'est le feu, ou l'air. Mais c'est le fait de se poser la question d'une explication naturelle, sans intervention des dieux, qui importe. Anaximandre pense que la Terre est une sorte de colonne cylindrique, comme un arbre, environnée d'air, qui flotte dans l'univers. Le soleil est selon lui la partie d'un gros objet dont l'intérieur est enflammé et percé. Les étoiles sont des trous d'aiguille dans une étoffe sombre derrière laquelle on devine le feu du cosmos. Ces explications ont donc ceci de révolutionnaire, qu'elles sont strictement matérialistes. Elles tentent d'expliquer ce qui est, sans dieux, par des relations et des phénomènes connus.

Un disciple de Pythagore, Philolaos, reprend l'idée d'une Terre qui flotte dans l'espace, et la met en mouvement. Il la fait tourner en 24 heures autour d'un point de l'espace. Il n'a pas l'idée de la faire tourner autour de son axe. Ce qui fait tourner la Terre, pour lui, est un feu central, qui n'a rien à voir avec le Soleil, qui ne se voit pas, car il est situé en permanence du côté où la Terre n'est pas habitée. Autour du feu central, tournent la Terre, la Lune, le Soleil et les planètes, plus loin tourne la sphère des étoiles. Plus loin encore, doit régner un autre feu, extérieur. En fait, le Soleil redistribue sur Terre une partie de ce feu extérieur.

Bientôt le feu central est retiré, car on ne le voit pas, selon les récits des voyageurs. On le place à l'intérieur de la Terre. Et la Terre se met à tourner sur son axe. On arrive maintenant à comprendre presque tous les mouvements des corps célestes : le Soleil, la lune, les étoiles. Il ne manque plus que les autres planètes. Nous savons aujourd'hui que les planètes tournent régulièrement, comme la Terre, mais sur des plans légèrement décalés, et pas à la même vitesse, ce qui fait que nous les voyons se déplacer de manière très bizarre : une planète va prendre une route un moment dans le sens de circulation des autres, d'est en ouest, puis elle va donner l'impression de s'arrêter, et de rebrousser chemin. Les planètes sont les seuls corps à donner cette impression d'irrégularité. Aristarque trouve la solution juste : né en 310 avant JC, il place le Soleil cette fois au centre du système, les planètes tournent autour, et la lune autour de la Terre. On sait donc que la Terre est sphérique, qu'elle se déplace dans l'espace, et dans quel système exactement. Ces résultats fantastiques pour l'époque sont le fruit de la volonté de comprendre impulsée par Pythagore.

13 - La Grèce en déclin et son héritage fataliste

A la fin de ce 3ème siècle d'avant JC, la société grecque est en plein déclin. L'Etat développe toutes ses maladies. *"Ces problèmes tenaient à la banqueroute politique, économique et morale de la Grèce classique avant la conquête macédonienne. Un siècle de guerres et de luttes intestines ayant épuisé les ressources matérielles et humaines du pays ; la vénalité et la corruption empoisonnaient la vie publique ; des hordes d'exilés politiques, réduits à une existence d'aventuriers sans patrie, écumaient les campagnes ; l'avortement et l'infanticide légalisés achevaient de décimer les rangs de citoyens"* (Koestler). La nouvelle génération de penseurs abandonne le point de vue pythagoricien. Platon écrit La République. Il y décrit une aristocratie qui gouverne au moyen d'un "noble mensonge", en prétendant que Dieu a créé trois sortes d'hommes, les premiers en or (les chefs), les seconds en argent (les militaires), les troisièmes en vil métal (les roturiers). Platon n'oublie pas l'esclave. Simplement, il considère qu'il *"est dénué de toute faculté de raisonnement"*. Platon méprise même les classes moyennes, artisans, architectes, ingénieurs. Il pense que la science appliquée a fini sa tâche. Il n'y a plus rien à trouver ni à faire. Il a une peur panique du changement, car il sent que la société est au bord du gouffre. Et c'est ce qui va l'amener à rayer de la pensée officielle toute idée d'évolution.

Les deux aspects liés chez Pythagore, le religieux et le raisonnement scientifique, se séparent. D'un côté, l'ascétisme religieux tourne en haine de la chair et mépris des sens, deux obsessions dont va hériter le Christianisme d'Etat. Quant à la connaissance du monde, elle va se figer : on décide que l'Univers doit être parfait, et que les mouvements des corps célestes ne peuvent être que des cercles. Or c'est faux, et cela va amener à une impasse totale durant 2000 ans, jusqu'à ce que Képler montre que les trajectoires des planètes sont ovales, en forme d'ellipse ! On décide au nom de principes au lieu d'observer. Et on finit par cesser d'observer. Aristote replace la Terre au centre du monde, et il en stoppe le mouvement. La Terre immobile est à nouveau entourée de sphères concentriques en pelure d'oignon, comme dans les systèmes de Babylone. Et c'est Dieu qui fait tourner toute la machine. *"Aristote, analyse Koestler, s'éloigna de la considération mathématique, abstraite, des objets physiques pour retomber à la conception animiste, qui répond à des songes beaucoup plus profonds, à des tendances primordiales. Mais la magie primitive avait fait son temps ; il s'agit chez Aristote*

d'un version intellectuelle de l'animisme, ornée de concepts quasi-scientifiques comme les "potentialités embryonniques" et les "degrés de perfection" empruntés à la biologie, chargée d'une terminologie ultra-complexe et d'une machinerie logique impressionnante. La physique d'Aristote est réellement une pseudo-science, dont il n'est pas sorti en deux mille ans une seule découverte, une seule invention, une seule idée neuve ; il ne pouvait en effet rien en sortir, et c'était là le second de ses puissants attraits".

Par contre, le penseur chrétien Thomas d'Aquin, vers 1260, pourra tirer de la physique d'Aristote une preuve de l'existence de Dieu. *"Tout ce qui se meut a besoin de quelque chose qui le meuve ; mais cela ne peut reporter à l'infini ; il faut s'arrêter : il faut un agent qui meuve sans être mû : ce moteur immobile, c'est Dieu"* (cité par Koestler). C'est la première proposition qui est fautive, mais il faudra attendre Galilée pour le prouver : un corps lancé avec une impulsion de départ poursuit son mouvement même si celle impulsion n'est plus présente. Tous les voyages dans l'espace sont basés sur ce principe, qu'il suffit de donner l'impulsion de départ à chaque phase du mouvement.

La nouvelle manière de voir des Grecs a des implications sur toute la vie des hommes. Car dans le même temps, on revient à une vision du monde séparée en deux. Les corps célestes, sauf la Terre, sont le domaine des dieux et sont censés être purs, donc parfaitement sphériques, se déplaçant sur des trajectoires circulaires, à une vitesse rigoureusement constante. *"Nous croyons, dira Ptolémée, que le but que l'astronome doit s'efforcer d'atteindre est le suivant : démontrer que tous les phénomènes du ciel sont produits par des mouvements circulaires et uniformes..."*. La Terre est le domaine des hommes, des inférieurs aux dieux. C'est un monde lui aussi inférieur, médiocre, pour ne pas dire fait de déchets. C'est la seconde partie de l'héritage grec qui va être transmis au Christianisme et à l'Europe du Moyen-âge : la vision d'une vie terrestre vouée aux bassesses, de par la volonté de Dieu lui-même.

14 - Religion, société et Etat

S'il n'est pas possible de classer les religions, ni dans un ordre de supériorité, ni en fonction du nombre de dieux, ni d'aucune manière, on peut par contre tracer un parallèle entre la religion et la société. La religion que se donne une société correspond de près à son mode de vie, aux méthodes qu'elle se donne pour se nourrir, à ses pratiques techniques, aux rapports sociaux qu'elle établit en son sein, et par-dessus tout, nous allons le voir, à ses rapports politiques. Deux sociétés qui se distinguent par leur type d'activité, une société de chasseurs-cueilleurs et une société voisine d'agriculteurs par exemple, verront des différences dans leurs croyances et leurs pratiques religieuses en rapport avec cette différence. Une société de chasseurs développera des rites en lien avec la nécessité de respecter le gibier, et le souci d'établir de bons rapports avec les animaux qu'elle chasse. Une société agricole développera plutôt des rites liés à l'idée de fertilité des sols, et intégrera fortement le cycle des saisons.

A travers une religion, on peut retrouver des traces de l'histoire d'une société, et de son évolution. Ainsi, les Indiens Shoshones, actuellement cantonnés dans une réserve, ont une vie religieuse très complexe. Ils ont d'une part ce qu'on peut appeler une mythologie, un ensemble d'anciennes croyances communes à d'autres tribus, dont ils se servent seulement pour évoquer le passé. Celles-ci datent de l'époque où ils vivaient librement dans le Grand Bassin, au nord-ouest des Etats-Unis. Ils avaient alors toute une culture liée à leurs anciennes pratiques de

chasse et de cueillette. Mais ils ont aussi une religion, qu'on peut dire actuelle, qui est celle pratiquée au quotidien. Certaines pratiques anciennes ont changé de sens. L'ancien cérémonialisme animal typique des chasseurs du nord a été intégré à une autre pratique devenue dominante pour les Shoshones, appelée Quête de la vision. Les Indiens recherchent un contact avec les esprits, censés leur apporter protection et aide dans leur vie agricole et sédentaire. Pour cela ils utilisent soit des drogues, soit des situations de fatigue physique très poussée, au moyen de danses, de jeûnes, etc., jusqu'à réussir -pas toujours- à avoir la fameuse vision de l'esprit. Un esprit qui se montre souvent sous les traits d'un animal.

Le sociologue Emile Durkheim, au début du 20^{ème} siècle, voit bien ce lien entre religion et vie sociale. Le professeur d'anthropologie Claude Rivière résume ainsi la pensée de Durkheim : *"tout ce qui est obligatoire, même inconscient parce que résultat d'une imprégnation par des valeurs dans lesquelles on baigne, est d'origine sociale ; c'est la société qui décide des choses sacrées ; le croyant s'incline en réalité devant les forces sociales ; la religion a pour origine des états de l'âme collective, qui non seulement procurent un sentiment d'appartenance dans l'effervescence rituelle, mais qui, en outre, produisent nos catégories de la connaissance : temps, espace, causalité, genre, nombre"*.(Rivière 1997) Mais les intellectuels de notre société divisée en classes sociales préfèrent soutenir la thèse que la religion suit sa propre histoire, comme indépendamment de la vie des hommes. Et Rivière de dire : *"il faudrait montrer par exemple que les changements de structure sociale entraînent des changements de structure religieuse, ou bien que toutes les sociétés d'un même type ont des structures similaires"*.

Montrer que les changements de structure sociale entraînent des changements de structure religieuse, cet ouvrage le fait, avec de très nombreux exemples. C'est même un des fils conducteurs de ce travail. Par contre, exiger que des sociétés d'un même type aient des religions similaires pour pouvoir en conclure que les religions sont explicables par le développement social, est abusif et faux. Les religions sont des constructions de l'esprit autant que des constructions sociales. Les constructions de l'esprit ont leur propre développement, qui même s'il reste dans la cadre d'une société donnée, possède une grande liberté d'invention, d'innovation, d'évolution. On peut donc aboutir, et on aboutit forcément, pour des sociétés vivant dans des conditions matérielles et économiques similaires, à des différences sensibles de croyances et de religion. Par définition, deux sociétés différentes ont une histoire différente. Et toute cette histoire imprègne la religion.

La science anthropologique donne de très nombreux exemples de comparaison de sociétés, soit proches, soit éloignées, et de leurs religions. Mais rares sont les études qui ont tenté de tirer des règles générales. Pourtant, il semble que l'on puisse effectivement dire un certain nombre de choses, de manière régulière.

1) Sur le contenu des croyances, il est lié au mode de vie actuel, mais aussi passé, de la société concernée. Des chasseurs de bisons verront cet animal présent dans leurs croyances (ce qui ne veut pas dire qu'elles en font forcément un dieu). Par contre, aucune religion ne fait participer à ses croyances un animal, une plante, ou une localité qui lui est, ou a été étrangère. Même lorsque la religion les présente comme révélées par des forces surnaturelles, les croyances sont des produits de la vie quotidienne, avec son horizon et ses limites, dans une société donnée. Aucune religion au monde ne parle des dinosaures. Aucune religion n'a réussi à être vraiment universelle, dans le sens de donner une explication de l'histoire du monde et

des hommes au niveau de toute la Terre. Par contre, la religion intègre la totalité du monde connu au moment et par ceux qui la mettent en place. La religion est une tentative d'explication globale du monde, mais elle est faite dans un contexte où les sociétés humaines n'ont pas les moyens d'arriver à une vision globale. Dans les sociétés primitives, caractérisées sur le plan économique par l'absence d'échange, chaque société a son territoire et ses dieux, et ceux-ci ne sont opérants que sur leur domaine. Les religions monothéistes sont, elles aussi, apparues dans des mondes clos, limités : le Judaïsme ne concernait que le seul peuple hébreu, l'Islamisme le peuple arabe, le Christianisme l'Empire romain.

2) Sur le rapport entre les forces surnaturelles et les hommes, on a longtemps cru que les peuples primitifs se sentaient particulièrement écrasés, dominés par leurs dieux, leurs esprits, et en général par le monde surnaturel, dans la mesure où ils ne disposent guère d'explications rationnelles sur les phénomènes naturels. Cette idée est à la base de la théorie animiste de Tylor. Or, on trouve aujourd'hui tous les degrés de soumission et de liberté vis-à-vis des forces surnaturelles. Les Aranda d'Australie, pour qui il n'y a plus de dieux, ne sont pas une exception. Par contre, un changement est frappant dans toutes les , lorsque l'Etat apparaît. Systématiquement, les rapports entre les hommes et leurs dieux changent, et deviennent durs, exigeants, voire écrasants, par rapport à ce qu'ils pouvaient être auparavant pour le même peuple, et pour un mode de vie par ailleurs comparable. On verra de nombreux exemples de cette transformation.

Les hommes des sociétés primitives ne sont -relativement- pas écrasés par leur mode de vie. Il ne les empêche pas d'avoir des conceptions très élaborées de l'univers, et de leur place dans cet univers. Par contre, l'instauration de l'Etat, et avec lui de divisions sociales marquées, est un poids immédiat, qui fait en quelque sorte reculer le degré de liberté des hommes par rapport au monde qui les entoure. L'homme de l'âge de pierre est parvenu à un degré de maîtrise des techniques tel que nos ingénieurs actuels ont du mal à les reconstituer. Les chasseurs-cueilleurs qu'ils étaient ne devaient guère être effrayés par le monde dans lequel ils vivaient. C'est plutôt nous qui sommes devenus incapables d'y vivre. Si une crainte est apparue, laissant une trace durable jusqu'à nos jours, c'est à l'apparition de l'Etat qu'on la doit. Car les bouleversements ont rendu la société et ses activités, notamment l'économie, imprévisibles, écrasantes, injustes. C'est cette catastrophe sociale qui a transformé la vision des dieux, et même celle de la nature.

C'est aussi au sein de la religion que, désormais, les luttes d'émancipation de la classe exploitée vont s'exprimer. Ce n'est que lorsque la religion elle-même sera déconsidérée gravement par son comportement, comme on le verra avec les guerres de religion au sein de la chrétienté en Europe, que les courants de contestation sociale pourront commencer à se manifester en dehors du cadre religieux. Mais cette déconsidération est elle aussi relative, et l'écoulement du temps et des générations peut finir par en effacer la trace.

3) La mise en place d'un Etat s'accompagne d'une transformation des anciens mythes, de l'ancienne religion, de manière à ce que :

a) le nouveau roi, le nouveau despote apparaisse comme issu d'une lignée divine ; il est ainsi légitimé d'une manière impossible à réfuter, puisque liée au surnaturel, au sacré. Quelquefois, il est lui-même présenté comme un dieu.

b) le nouveau roi ou despote met en place un système de filiation, qui assure la transmission du pouvoir après sa mort, par un mécanisme qui doit avoir un lien relativement cohérent avec les systèmes de parenté entre les dieux. Il s'agit là d'assurer l'avenir de l'Etat.

c) il s'instaure, ne serait-ce que de manière symbolique, un système de devoirs à caractère obligatoire envers les dieux, par des dons, des sacrifices, etc. Système qui est le reflet, et la justification divine, de la mise en place dans le cadre de l'Etat d'un système d'impôts, indispensables à son fonctionnement, de corvées, de service militaire obligatoire. A l'origine, impôts et dons religieux sont parfois confondus.

d) le rapport entre le croyant et ses dieux se modifie dans un sens d'une crainte nouvelle ou accrue de la part des hommes.

e) on observe une masculinisation des dieux : reculs en importance ou disparition des déesses ; le rôle prééminent est toujours masculin.

f) il s'instaure, autour de la religion, un appareil, une église, avec des prêtres réguliers. Des bâtiments leur sont attribués. Cet appareil perd les caractères démocratiques qui existaient dans la religion au stade précédent l'Etat. Il devient non ouvert à la communauté des fidèles, et prend une tendance à se refermer sur lui-même, voire à devenir héréditaire. Ce phénomène est parallèle à l'institution des autres appareils qui forment l'Etat, qui se constituent aussi en tant que formes non démocratiques, séparées de la majorité de la population, et au-dessus d'elle. Chef de l'église et roi sont très proches, parfois même au départ confondus.

g) des monuments religieux s'érigent, ou prennent de la hauteur. Destinés à être vus de loin, et en nécessitant de lever la tête, ils doivent rendre le commun des mortels plus petit devant sa religion, donc devant son roi.

h) dans un premier temps, plus l'Etat va en se renforçant, plus ces traits seront marqués. Ce n'est qu'une fois l'Etat sûr de lui, institué depuis assez de temps et ayant confirmé son autorité, qu'il pourra prendre un certain nombre de libertés vis-à-vis de la religion, et par exemple, alléger certains rites, et décider par exemple l'interdiction des sacrifices, ou s'orienter vers un début de séparation entre l'église et l'Etat.

i) l'apparition de l'Etat opère une rupture de fait dans les manières de croire et de pratiquer. Selon qu'on appartient à la caste dirigeante, au reste de la population ou à sa partie la plus opprimée, la vision religieuse ne reste plus la même pour tous. La religion se scinde, sans le reconnaître, en deux strates : l'une populaire, l'autre élitiste. Une coupure s'établit de fait dans la société religieuse. Les pensées et réflexions au sujet de la religion et des dieux, la question des origines du monde, de la place de l'homme dans l'univers, de la mort et de l'avenir, toutes ces questions qui étaient au coeur de la religion, vont devenir l'apanage du seul clergé, et des dirigeants de l'église. On ne demande au peuple que de croire d'une manière appliquée. On lui enlève la liberté de réflexion. Il devient simple exécutant. Le même phénomène se produit dans le domaine des décisions concernant la vie sociale en général, dont il est désormais écarté. Rapidement, la manière de croire du peuple et celle des élites se scinde en deux mondes différents. Tous les Etats apprennent à exploiter cette séparation, pour mieux dominer leurs populations.

j) pour assurer la cohésion sociale, désormais rendue instable du fait de la division en classes, les cultes et les croyances s'imposent officiellement avec un caractère obligatoire. C'est au moment où l'Etat se met en place que l'on éprouve le besoin de mettre par écrit la religion, pour la fixer. La religion juive a ainsi été mise par écrit du temps des rois, plusieurs siècles après la révélation de Moïse. La religion chrétienne a connu une large mise par écrit lorsqu'elle est devenue religion de l'Empire romain, plusieurs siècles après sa mise en place par les apôtres. La société étatique se comporte comme si elle savait que la religion allait connaître une contradiction, et elle fait tout pour la fixer, l'empêcher d'évoluer, et de provoquer un schisme. En fait, la caste dominante s'arroge le droit exclusif des modifications. Celles-ci devront avoir son acceptation ou seront considérées comme hérésies.

15 - Marxisme et anthropologie

(ce chapitre présente une certaine difficulté, dans la mesure où il s'agit d'une discussion critique ; il peut sans problème ne pas être lu, ou être lu indépendamment du reste)

LE MARXISME ET SES AVATARS

Les premiers marxistes, et en particulier Engels, fidèle collaborateur de Marx, se sont intéressés de près aux premières découvertes qui étaient en train d'être faites à leur époque sur la compréhension des sociétés primitives. Engels a fait plus que suivre les travaux de son époque, il y a apporté sa propre contribution, avec notamment, "Sur l'histoire des anciens germains"(1881-2), "L'époque franque"(1881-2), "La Marche"(1882), et "L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat"(1ère édition 1884, réédité en 1892).

Mais certains faits considérés comme admis à son époque vont s'avérer erronés lors de découvertes ou d'analyses ultérieures. Certaines articulations des raisonnements d'Engels ne tiennent plus. Ce n'est pas le propre du marxisme que d'être régulièrement dépassé, c'est le cas de toute science. N'est scientifique que l'attitude qui consiste à intégrer les lacunes, à corriger les erreurs, à modifier en conséquence le point de vue général, et à chercher ainsi à obtenir un point de vue supérieur, en ce sens qu'il conserve les résultats valables de l'ancienne manière de voir, tout en permettant de résoudre au moins une partie des problèmes rencontrés.

Marx et Engels, et d'autres marxistes, ont eu cette attitude scientifique. Engels s'est considéré comme obligé de réécrire de nombreux passages de L'origine de la famille, pour sa réédition de 1892, huit ans après sa première version. Le marxisme est l'oeuvre de ces gens-là. Les fondateurs voulaient une science de l'histoire humaine et sociale. Mais l'on sait qu'il arriva au marxisme ce qui est arrivé au Christianisme primitif (et en règle générale à toutes les théories qui remettent en cause l'ordre social). Après une période où cette religion a été celle des exclus et des opprimés, et où elle était par là-même rejetée par les autorités et la société officielle, celle-ci, pour se sauver, a fini par faire le pari de la reprendre pour son compte. Evidemment, cela l'a considérablement transformée. Mais l'opération a réussi. Il faut être aujourd'hui un érudit pour savoir ce qu'a pu être le Christianisme des origines. Il est entièrement recouvert d'une épaisse couche qui permet d'en dénaturer bien des aspects, et cette couche n'a cessé de s'épaissir depuis que le Christianisme est devenu religion d'Etat.

Le marxisme aussi a subi cette transformation. Aux quatre coins de la planète, et dans diverses situations, de nombreux pouvoirs en ont fait leur philosophie, leur "religion" officielle. Et ils l'ont corrompu. Une des attitudes les plus nuisibles qu'ils ont instituée, c'est ce conservatisme qui consiste, lorsqu'on a un problème, à se contenter d'aller chercher dans les vieux textes ce que dit la doctrine pour donner une réponse. Ces textes étant par définition dépassés, c'est l'autorité qui fait foi, et c'est celui qui la détient qui décidera de la bonne interprétation.

Le marxisme a un absolu besoin d'oxygène, de vie, donc d'être confronté avec toutes les découvertes, en permanence. Il lui manque pour cela des têtes pensantes. Il est vrai qu'un grand nombre a succombé à une mode anticomuniste et antimarxiste, généralisée depuis l'effondrement du mur de Berlin et de l'URSS, à la fin des années 1980. Mais ces pouvoirs qui se sont effondrés étaient tous, au fond, d'une manière ou d'une autre intégrés à la société en place. Et tous ont contribué dans cette mesure à l'oeuvre de dégénérescence du marxisme-science en marxisme-doctrine officielle. S'ils gênaient les dirigeants du système capitaliste, c'est uniquement en raison de leur passé. Ceux-ci étaient devenus assez forts pour exiger maintenant une capitulation totale, une éradication de toute trace datant de la période des révolutions ouvrières (1917-1921). Ce marxisme d'Etat est inutile et néfaste pour ceux qui veulent vraiment comprendre le monde et le changer. Nous avons choisi ici de relire les textes d'Engels, à la lumière de ce que les textes de l'anthropologie moderne nous permettent de conclure. Un texte d'Engels contient sans doute de manière la plus ramassée l'essentiel des problèmes méritant discussion et critique, il s'agit de "Barbarie et civilisation", chapitre de conclusion de "L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat".

LES FEMMES

Deux points importants posent problème : ce que nous savons de la condition des femmes, et ce que nous savons de la place de la guerre dans les sociétés primitives. Au sujet de la situation des femmes, Engels pense qu'elle recule lors de l'apparition de l'élevage, où la charge de surveiller les troupeaux est dévolue aux hommes. *"La même cause qui avait assuré à la femme sa suprématie antérieure dans la maison : le fait qu'elle s'adonnait exclusivement aux travaux domestiques, cette même cause assurait maintenant dans la maison la suprématie de l'homme : les travaux ménagers de la femme ne comptaient plus, maintenant, à côté du travail productif de l'homme ; celui-ci était tout ; ceux-là n'étaient qu'un appoint négligeable (...) Avec la suprématie effective de l'homme à la maison, le dernier obstacle à son pouvoir absolu s'écroulait. Ce pouvoir absolu fut confirmé et s'éternisa par la chute du droit maternel, l'instauration du droit paternel, le passage graduel du mariage apparié à la monogamie"*.

Pour Engels, avant ce stade, *"la division du travail est toute spontanée ; elle n'existe qu'entre les deux sexes. L'homme fait la guerre, va à la chasse et à la pêche, procure la matière première de l'alimentation et les instruments que cela nécessite. La femme s'occupe de la maison, prépare la nourriture et les vêtements. Chacun d'eux est propriétaire des instruments qu'il fabrique et utilise"*. Mais il est peu sûr que ce monde idéal de simple partage des tâches dans l'égalité entre hommes et femmes ait jamais existé. Le nombre de sociétés primitives où les femmes sont offertes et ce sur décision des hommes, est innombrable. Cette pratique est même le moyen par lequel se nouent des alliances, et donc par lequel la société construit un stade supérieur d'organisation. En fait, ce qui varie d'une société à une autre, ce sont les règles de distribution des femmes. Même lorsque l'on rencontre des sociétés, les plus

rare, où il semble que l'infériorité des femmes est la moins marquée, on n'est pas sûr de pouvoir parler encore d'égalité. Engels a raison de dire que chacun possède ce qu'il utilise dans son domaine. Mais la femme ne s'appartient pas.

Pour Engels, agriculture et élevage étaient encore simultanés. On sait aujourd'hui que l'agriculture a précédé l'élevage de près de 1 500 ans. Et cette période, entre le stade chasseur-cueilleur et l'élevage, entre 6500 et 8000 avant JC, a peut-être été l'occasion pour la société humaine de connaître une forme d'égalité sociale entre hommes et femmes. Engels, comme les scientifiques de son époque, manquait d'un outil essentiel : une datation précise. On sait aussi que les anciennes sociétés ne vivaient pas seulement de chasse, mais aussi de cueillette. Et que cette activité était un domaine dévolu aux femmes. Il est donc tout à fait possible que les femmes, du fait de leur activité et de leur observation du milieu végétal, soient les inventeurs de l'agriculture. On a trouvé en tout cas des statuettes féminines en grand nombre, dont l'apparition est chronologiquement et géographiquement liée à l'apparition de l'agriculture. Mais on n'en a aucune certitude.

LA GUERRE

Toujours dans "Barbarie et civilisation", Engels envisage la guerre parmi les sociétés primitives comme une activité secondaire. *"La guerre, autrefois pratiquée pour se venger d'usurpations ou pour étendre un territoire devenu insuffisant "* (...), dit-il. Et il oppose cette situation à ce qu'elle deviendra une fois que l'Etat apparaît : *"une branche permanente d'industrie". "Les guerres de rapine accroissent le pouvoir du chef militaire suprême comme celui des chefs subalternes ; le choix habituel de leurs successeurs dans les mêmes familles devient peu à peu, en particulier depuis l'introduction du droit paternel, une hérédité d'abord tolérée, puis revendiquée et finalement usurpée ; le fondement de la royauté héréditaire et de la noblesse héréditaire est établi".*

Là, il nous faut rajouter des éléments à ce point de vue. La guerre, du moins selon certains ethnologues actuels, serait un élément essentiel de la société primitive. Là où Engels avait raison, c'est qu'elle n'est ni une industrie, ni un moyen de conquête, ou d'accroissement du pouvoir. Clastres écrit à ce sujet : *"A de rarissimes exceptions (les eskimo du Centre et de l'Est), aucune société primitive n'échappe à la violence, aucune d'entre elles, quels que soient son mode de production, son système techno-économique, ou son environnement écologique, n'ignore ni ne refuse le déploiement guerrier d'une violence qui engage l'être même de chaque communauté impliquée dans le conflit armé".* L'ethnologie ne parle pas beaucoup de ce problème de la guerre. Et si elle en parle si peu, *"c'est parce que les sociétés primitives, lorsqu'elles deviennent l'objet d'étude, sont déjà engagées sur la voie de la dislocation, de la destruction et de la mort"*. (Clastres 1997).

L'économie primitive, explique Clastres, est considérée comme *"une économie de subsistance qui permet seulement aux Sauvages de subsister, c'est-à-dire de survivre. Si l'économie de ces sociétés ne peut dépasser le seuil piteux de la survivance -de la non mort- c'est à cause de son sous-développement technologique devant un milieu naturel qu'elle ne parvient pas à dominer"*. Et ce serait donc cette économie de la misère qui pousserait les hommes à la guerre. Clastres considère que "l'anthropologie marxiste" partage ce point de vue. *"Mais les recherches les plus récentes et les plus scrupuleuses d'anthropologie économique démontrent, dit-il, que l'économie des Sauvages, ou mode de production*

domestique, permet en réalité une satisfaction totale des besoins matériels de la société, au prix d'un temps limité d'activité de production et d'une faible intensité de cette activité (...) Les recherches actuelles montrent que l'économie primitive est au contraire une économie de l'abondance et non de la rareté : la violence ne s'articule donc pas à la misère, et l'explication économiste de la guerre primitive voit s'effondrer son point d'appui".

La réponse que propose Clastres est que *"la guerre est à la fois la cause et le moyen d'un effet et d'une fin recherchés, le morcellement de la société primitive (...) Plus il y a de guerre, moins il y a de l'unification, et le meilleur ennemi de l'Etat, c'est la guerre".* La guerre, pour Clastres, est donc un moyen, sur le plan externe, comme l'absence de pouvoir du chef sur le plan interne, permettant d'empêcher l'apparition d'un pouvoir, d'un Etat. *"La guerre est une structure de la société primitive, et non l'échec accidentel d'un échange manqué"*. Mais, précise Clastres, la guerre de tous contre tous aboutirait vite à la destruction totale de la société primitive. En fait, avant de partir en guerre, il est bon de s'être assuré des alliés. On fait des échanges avec ces alliés, et uniquement pour cette raison politique, pas pour des raisons économiques. *"On échange donc avec des alliés, il y a échange parce qu'il y a alliance. Il ne s'agit pas seulement d'échange de bons procédés : cycles de fêtes auxquelles, à tour de rôle, on se convie, mais d'échange de cadeaux (sans véritable signification économique, répétons-le), et surtout d'échange de femme" (...)* Dans le cadre de l'alliance, l'échange de femmes revêt une évidente portée politique, l'établissement de relations matrimoniales entre groupes différents est un moyen de conclure et renforcer l'alliance politique (...)" Un des buts de guerre, conclut Clastres, est la capture de femmes.

Clastres rejoint ici une idée qu'il a développée dans "La société contre l'Etat ". Les sociétés primitives agissent de manière volontaire, délibérée, pour se donner des moyens d'empêcher l'apparition d'un Etat. *"La guerre sert à maintenir chaque communauté dans son indépendance politique (...) Cela signifie concrètement que les communautés primitives ne peuvent jamais atteindre de grandes dimensions sociodémographiques car la tendance fondamentale de la société primitive est à la dispersion et non à la concentration (...)"*. Si cette vision de la guerre pour les sociétés primitives s'avère confirmée, elle nous éloigne de celle qu'en avait Engels il y a un siècle, et avec lui les scientifiques de son époque qui en minimisaient l'importance. L'Etat, nous dit Clastres, est paradoxalement, et dans une certaine mesure, un moyen d'arrêter la guerre, ou du moins cet état de guerre permanent. Il note par exemple, à propos *"des tribus qui s'agitaient aux marches de l'Empire, (que) les Incas (qui disposent d'un Etat) disaient que c'étaient des sauvages constamment en état de guerre : ce qui légitimait toutes les tentatives de les intégrer par voie de conquête dans la pax incaïca"*.

En admettant l'hypothèse de Clastres, il faudrait se poser certaines questions. De quand dater cet état de guerre larvée ? De toute évidence, il ne devait pas être aussi fréquent dans les sociétés préhistoriques, lorsque la démographie était très faible. D'une part, on trouve peu de traces de violences, de combats, ne serait-ce que sur les os fossiles. D'autre part, on imagine que les sociétés peu nombreuses il y a 50 000 ou 100 000 ans, ne pouvaient souffrir de s'épuiser par la guerre. Cela dit, si l'Etat a pu à l'origine mettre un terme à l'émiettement des peuples, en les regroupant, en diminuant l'état de guerre larvée, il n'a cessé par la suite de reconstruire cette guerre, cette fois pour des motifs de conquête, de pouvoir, et de manière bien plus concentrée, et à des échelles de plus en plus énormes.

LA CHRONOLOGIE

Enfin, le système de repérage chronologique qu'utilise Engels, et repris de Morgan, est périmé. Il définit les étapes ainsi :

I - Etat sauvage : "*période où prédomine l'appropriation des produits naturels tout faits*". 1) Stade inférieur : vie en partie dans les arbres, collecte de fruits et racines, langage. 2) Stade moyen : collecte de poisson, feu, outils de pierre, ce stade serait celui des plus anciennes sociétés observées (Australiens, Polynésiens). 3) Stade supérieur : arc et flèche, chasse, villages ; Engels voyait les Indiens d'Amérique à ce stade.

II Barbarie : "*Période de l'élevage du bétail, de l'agriculture, de l'apprentissage de méthodes qui permettent une production accrue de produits naturels grâce à l'activité humaine*". 1) Stade inférieur : poterie, domestication et élevage, culture des plantes. 2) Stade moyen : développement des techniques précédentes. 3) Stade supérieur : découverte des métaux, écriture, agriculture à grande échelle.

III Civilisation : "*période où l'homme apprend l'élaboration supplémentaire de produits naturels, période de l'industrie proprement dite, de l'art.*"

Il est intéressant de noter qu'Engels et Morgan se trompent sur nombre de détails qui ont tous leur importance, mais pas sur l'essentiel : une articulation dont l'étape charnière qu'ils appellent Barbarie est aujourd'hui appelée Néolithique. Auparavant, l'homme est un chasseur-cueilleur, qui utilise l'outil en pierre dès les origines, et ne cesse d'en améliorer la technique de fabrication et d'utilisation. Ensuite, on passe effectivement à la civilisation, selon les termes convenus. Mais l'art existe de manière certaine dès le premier stade. Et il importe de distinguer, dans le Néolithique, la découverte de l'agriculture de celle de l'élevage, plus tardive (respectivement 8 000 et 6 500 avant JC).

LE COMMUNISME PRIMITIF

Sans doute est-il humain de la part d'Engels, alors que la science ethnographique n'a pas encore apporté des éclairages assez contrastés, de voir dans certains côtés des sociétés sans Etat, des éléments de la société communiste que lui et Marx espèrent de leurs vœux, et pour laquelle ils combattent et sont réprimés. Au moins, Engels ne fait partie du lot commun des scientifiques qui cherchent à l'inverse à préserver la société en place, et en arrivent à dénaturer pour cela les vérités et refusent les remises en cause qu'imposent la découverte des sociétés primitives.

Le marxisme n'a pas besoin de disposer d'un monde ancestral idyllique, comme le Christianisme a besoin d'en appeler à un paradis primitif sur terre, et un autre futur, dans le ciel. Le marxisme part au contraire de ce qui est ou a été, et cherche à appréhender l'évolution au plus près. Il n'est pas dramatique que le marxisme ait sans doute idéalisé les sociétés primitives, en ait sous-estimé l'inégalité quasi-systématique des femmes par rapport aux hommes, ou le côté violent et guerrier. Ce n'était en tout cas pas un parti pris par rapport aux observations de l'époque. Sur le plan économique, il a fait l'erreur inverse : il a dépeint le monde primitif comme celui de la misère, d'un mode de vie en permanence à la limite de la mort. Et là encore, cette vision ne tient plus. Les sociétés primitives sont partout, y compris dans les conditions géographiques les plus difficiles, des sociétés de relatif bien-être, où il

suffit de peu de temps de travail pour se nourrir, de l'ordre de deux heures par jour.

Clastres a probablement de bonnes raisons d'en vouloir à certaines thèses d'anthropologues qui se réclament du marxisme. Il n'empêche que tous les points sur lesquels on peut et on doit reprendre les points de vue énoncés par Engels sont aussi ceux sur lesquels la science anthropologique s'est trompée. Engels n'était pas en arrière de la science de son époque, mais plutôt en avance, en tous cas avec les plus avancés. Il a fait des erreurs communes au 19ème siècle, en croyant d'une part que les peuples primitifs représentent un même et unique modèle, d'autre part qu'ils sont l'image des anciennes sociétés humaines.

Il reste que sur la nature de l'Etat, on peut affirmer qu'Engels a vu juste et profond : *"L'Etat n'est donc pas un pouvoir imposé du dehors de la société ; il n'est pas davantage "la réalité de l'idée morale", "l'image et la réalité de la raison", comme le prétend Hegel. Il est bien plutôt un produit de la société à un moment déterminé de son développement ; il est l'aveu que cette société s'empêtre dans une insoluble contradiction avec elle-même, s'étant scindée en oppositions inconciliables qu'elle est impuissante à conjurer. Mais pour que les antagonistes, les classes aux intérêts économiques opposés, ne se consomment pas, elles et la société, en une lutte stérile, le besoin s'impose d'un pouvoir qui, placé en apparence au-dessus de la société, doit estomper le conflit, le maintenir dans les limites de "l'ordre" ; et ce pouvoir, né de la société, mais qui se place au-dessus d'elle et lui devient de plus en plus étranger, c'est l'Etat". "L'Etat, souligne Engels, n'existe donc pas de toute éternité. Il y a eu des sociétés qui se sont tirées d'affaire sans lui, qui n'avaient aucune idée de l'Etat et du pouvoir d'Etat". Cette découverte, contemporaine d'Engels, semble le mettre dans un état de bonne humeur, de jubilation.*

CRITIQUE DU MARXISME

Des problèmes que nous venons de voir, Clastres prétend pouvoir tirer la conclusion que c'est l'édifice marxiste lui-même qui ne tient pas debout. *"Le marxisme, dit-il, en tant que théorie générale de la société et aussi de l'histoire, est obligé (c'est lui qui souligne) de postuler la misère de l'économie primitive, c'est-à-dire le très faible rendement de l'activité de production. Pourquoi ? Parce que la théorie marxiste de l'histoire (et il s'agit ici de la théorie même de Karl Marx) découvre la loi du mouvement historique et du changement social dans la tendance irrépressible des forces productives à se développer. Mais pour que l'histoire se mette en marche, pour que les forces productives prennent leur essor, il faut bien qu'au point de départ de ce processus, ces mêmes forces productives existent d'abord dans la plus extrême faiblesse, dans le plus total sous-développement : faute de quoi il n'y aurait pas la moindre raison pour qu'elles tendent à se développer et l'on ne pourrait articuler changement social et développement des forces productives (...) La société primitive pose à la théorie marxiste une question cruciale : si l'économie n'y constitue pas l'infrastructure au travers de quoi devient transparent l'être social, si les forces productives, ne tendant pas à se développer, ne fonctionnent pas comme déterminant du changement social, quel est alors le moteur qui met en marche le mouvement de l'histoire ?"*

Pour commencer, il n'y a pas plus de question "cruciale" pour un marxiste que pour n'importe quel scientifique. Aucun problème n'est tabou. Si l'on démontre que l'évolution des forces productives ne commande pas celle de l'organisation sociale, et ensuite que l'organisation sociale ne commande pas les superstructures idéologiques des sociétés, le

marxiste en conviendra, et partira à la recherche d'une méthode de raisonnement qui dépasse le matérialisme historique.

Seulement voilà : la tendance des forces productives à se développer serait-elle un phénomène que nous n'observons pas ? Que les sociétés primitives aient été des sociétés d'abondance pour l'époque, soit. Mais cela n'empêche pas de voir que les forces productives d'alors n'ont rien à voir avec celles du monde industriel moderne, ou même déjà avec celles du monde néolithique. Un homme mettait peut-être deux heures pour se nourrir chaque jour avec les techniques de chasse et de cueillette. Mais aujourd'hui, il met peut-être une demi-journée de travail pour créer de quoi se nourrir pendant... un an. Certes, on peut concéder à Clastres que cela ne se voit pas dans une société qui gâche l'essentiel des richesses produites dans une division sociale aux écarts phénoménaux, et qui présente comme un progrès de faire travailler des gens dans les usines 35 heures par semaine. Mais c'est un fait : un paysan occidental produit aujourd'hui 500 tonnes de céréales l'an.

Nous sommes très heureux de pouvoir envisager que l'homme primitif avait la possibilité de vivre en ne travaillant que deux heures par jour. Mais nous nous posons aussi la question de savoir combien d'hommes ce mode de vie permettait-il de faire vivre. N'est-ce pas le choix de nouveaux modes de vie qui ont fait progresser la démographie humaine ? Et cette population humaine plus nombreuse ne recèle-t-elle pas plus de richesses, de possibilités, dans les arts, dans le développement des techniques, des sciences ?

Certaines estimations évaluent à un million d'hommes la population de la Terre, il y a un million d'années, et les chiffres seraient restés du même ordre jusqu'à la révolution néolithique. Même si chaque tribu, voire chaque être humain, pouvait avoir une vision satisfaite de sa vie, il est évident que dans ces conditions, la population humaine restait fragile. Clastres ne voit que l'abondance individuelle du primitif. Ne sait-il pas que nombre d'espèces animales, qui auraient pu autant que l'homme se considérer comme vivant en abondance, ont tout simplement disparu ? Le mode de vie des chasseurs-cueilleurs a tout de même mis près d'un million d'années pour arriver laborieusement à seulement 10 millions d'hommes sur terre, il y a 10 000 ans. Mais ensuite, il a suffi de quelques milliers d'années pour passer de 10 millions d'hommes à 250 millions (ou 500 selon certains auteurs), population à l'époque de Jésus-Christ. Ce saut, qui n'est pas seulement un progrès quantitatif, mais un changement qualitatif, c'est la révolution néolithique, l'invention de l'agriculture et de l'élevage, qui l'a permis. Or de quoi s'agit-il là, si ce n'est de forces productives nouvelles et quantitativement supérieures ?

Posons-nous la question : à partir de quand la société humaine dans son ensemble a-t-elle atteint un degré d'irréversibilité relative, un seuil où elle ne risquait plus une extinction rapide et facile, vu son état de jeunesse et de raréfaction ? Cette question n'est pas une vue de l'esprit. Selon le généticien André Langaney, des études génétiques récentes apportent confirmation que nos ancêtres *"ont même frisé l'extinction, passant par un minimum démographique de quelques dizaines de milliers d'individus à une période située entre 30 000 et 60 000 ans"* (Le Monde 8/8/1999). Notre réponse est celle-ci : ce seuil de sécurité relatif commence à partir du moment où l'on a commencé à maîtriser la nature, où l'on ne se contente plus de vivre dessus, en prédateur, à partir du moment où le moteur de la mise en route de techniques permettant de créer nous-mêmes des produits par notre travail, nous émancipe de ses aléas.

Dans "La société contre l'Etat", Clastres s'en prend à l'idée marxiste du surproduit social. Il dispose en effet d'exemples où l'on peut voir ce qui se passe dans la société, lorsque celle-ci commence à disposer d'un surproduit social. Le marxisme explique que cette étape est indispensable pour qu'apparaissent les divisions sociales, puis l'Etat. Or, constate Clastres, ces sociétés primitives se moquent complètement du surproduit social, lorsque, pour une raison ou une autre, il leur tombe entre les mains. *"Il y a effectivement production de surplus dans les sociétés primitives : la quantité de plantes cultivées (Note : il s'agit donc ici de société ayant fait le bond du Néolithique) produites (manioc, maïs, tabac, coton, etc.) dépasse toujours ce qui est nécessaire à la consommation du groupe, ce supplément de production étant, bien entendu, inclus dans le temps normal de travail. Ce surplus-là, obtenu sans surtravail, est consommé, consumé, à des fins proprement politiques, lors des fêtes, invitations, visites d'étrangers, etc. (...) Et lorsque les Indiens découvrirent la supériorité productive des haches des hommes blancs, ils les désirèrent, non pour produire plus dans le même temps, mais pour produire autant dans un temps dix fois plus court"*.

Clastres en conclut *"que la révolution néolithique, si elle a considérablement affecté, et sans doute facilité, la vie matérielle des groupes humains d'alors, n'entraîne pas mécaniquement un bouleversement de l'ordre social"*. Elle ne l'entraîne pas mécaniquement, nous sommes bien d'accord. Mais elle l'entraîne tout de même. On retrouve là une erreur de lecture du marxisme qui n'est propre ni à l'ethnologie, ni à Clastres. Le marxisme n'a jamais envisagé les effets du domaine des infrastructures (l'économie, voire la géographie) sur le domaine supérieur du social et du politique comme "mécaniques". Par contre, il reconnaît l'existence de chaque domaine, et même de ses évolutions propres. Et surtout il indique le sens de la détermination : c'est bien le changement économique, et l'existence d'un surproduit social, qui va entraîner (pas mécaniquement, certes !) l'apparition de divisions sociales, ou du moins la possibilité de division sociales. Clastres ne peut pas le nier. C'est la matière première de l'ethnologie toute entière. Sans ce surproduit social, pas de divisions sociales, et sans divisions sociales, et surproduit social, il n'y a pas d'Etat.

Le mérite de Clastres est de montrer concrètement, au niveau moléculaire, la manière dont les choses peuvent ou plutôt ne peuvent pas se passer. Mais ni Marx ni Engels n'ont fait d'erreur là-dessus. Ils ont eu la prudence de ne rien en dire, parce qu'ils n'avaient aucun témoignage pouvant indiquer une solution à cette question. Il fallait d'abord que les travaux avancent pour que l'observation fournisse une réponse. Alors, au niveau moléculaire, on peut aujourd'hui éliminer un certain type de réponses. Ce n'est pas de gaieté de coeur, de manière volontaire, que les sociétés se lancent dans la division sociale, et dans l'institution d'un Etat. Cette avancée dans la compréhension est quelque chose qu'un marxiste ne peut qu'accueillir avec satisfaction. Mais Clastres, s'il nous montre, et c'est bigrement important, comment les choses ne se passent pas, ne semble pas se poser la question de discuter comment elles ont pu se passer. Or il ne peut nier qu'elles se sont bien passé.

Il faudra conclure de ses observations qu'elles se sont passé autrement que volontairement, autrement qu'avec le consensus de la société. Mais, à vrai dire, on s'en doutait un peu quand même. Tout ce que l'on peut donc dire, c'est que Clastres n'a pas d'exemple décrivant comment, malgré cette résistance générale de la société primitive, et de chacun de ses individus, comment donc malgré cela, des situations ont effectivement détruit tout cet équilibre, et introduit la division de la société, puis l'Etat. On ne peut penser que Clastres n'en

ait aucune idée. Simplement, il doit juger plus important de souligner les erreurs faites à ce sujet, ce qui est légitime. Mais si Clastres, et beaucoup d'ethnologues, n'ont pas observé ce changement-là, c'est peut-être qu'il est de même nature, en quelque sorte inobservable, que l'évolution biologique, elle aussi "inobservable". On ne voit ni actuellement, ni en fossiles, la transformation. Cela n'empêche pas de comprendre que cette transformation existe, et d'en identifier certaines lois ou corrélations.

Le passage d'une société sans à une société avec Etat ne peut être qu'une crise, une révolution. C'est donc un événement d'une part bref dans le temps, d'autre part, peu propice à la présence de témoins qu'on accueille pour étude et observation. Sur plusieurs siècles de contact entre sociétés occidentales avec Etat et sociétés sans Etat, il a bien dû y avoir de telles occasions. Mais les ethnologues qui ont eu cette chance, si même ils avaient eu l'intelligence de comprendre la rareté du phénomène qu'ils avaient sous les yeux, ont dû être remerciés poliment, et vite éloignés.

Clastres arrive à cette conclusion : *"En d'autres termes, et pour ce qui concerne les sociétés primitives, le changement au niveau de ce que le marxisme nomme l'infrastructure économique ne détermine pas du tout son reflet corollaire, la superstructure politique, puisque celle-ci apparaît indépendante de sa base matérielle"* (Clastres 1974). Comment peut-il affirmer que le politique apparaît indépendamment de l'économique ! Dire qu'il y a indépendance signifie qu'on peut envisager un changement politique, l'institution d'un Etat, à partir de n'importe quelle condition économique. Or il n'y a pas d'Etat dans n'importe quelle situation économique, loin de là ! Il n'y a d'Etat qu'après apparition du stade néolithique, jamais avant. Dire que le stade néolithique n'entraîne pas, mécaniquement, division sociale et apparition de l'Etat ne règle que la manière dont cette apparition se produit. Clastres passe d'une observation et d'une discussion sur cette manière, -automatique ou pas ?- à une toute autre discussion sur le fait qu'il y ait ou pas un sens dans l'histoire sur le fond cette fois. Et du caractère non automatique du passage du Néolithique à l'Etat, il déduit l'absence totale de lien entre l'économique et le politique.

Si Clastres nous donnait par exemple un seul cas d'Etat apparu au stade économique de chasseur-cueilleur, nous serions convaincus de son affirmation d'une "indépendance" entre l'économique et le politique. Mais on n'a jamais observé un tel Etat. Aucun Etat au monde n'est apparu avant le Néolithique. Que le Néolithique n'entraîne pas automatiquement, partout, ou au même rythme, l'apparition de l'Etat est une autre affaire et n'y change rien. Il y a bel et bien une relation d'ordre entre le développement économique et l'apparition du politique et de l'Etat. Encore une fois, Marx et Engels ne prétendent pas décrire la nature moléculaire du lien d'un domaine à l'autre. Ils disent qu'il y a un lien, et il semble bien que cela soit avéré, au vu des innombrables observations faites depuis un siècle. En se privant de cette conclusion-là, Clastres prive l'ethnologie d'une des rares lois qu'elle a été capable, semble-t-il, de trouver. L'enchaînement

développement des forces productives > surproduit social > divisions sociales > Etat
--

ne doit pas être lu comme un système d'obligations, mais comme un enchaînement de possibilités, et plus encore, de possibilités qui se sont réalisées. Point n'est besoin qu'elles se réalisent partout et tout le temps. C'est le propre du domaine social que les phénomènes, une fois apparus, peuvent avoir une valeur universelle, sans avoir besoin, et parfois même sans

avoir la possibilité de se reproduire. La société n'est pas une somme d'éprouvettes dans un laboratoire. Lorsqu'un Empire apparaît, et s'étend à tout un monde connu, aucun autre empire ne peut apparaître durablement. Et pourtant, ce premier Empire, quoique unique, non reproduit et même non reproductible, a été instauré selon une évolution qui a une portée universelle.

CRITIQUE DE LA CRITIQUE

Clastres a une proposition de rechange à la vision marxiste du développement historique et du matérialisme historique : *"C'est donc bien la coupure politique qui est décisive, et non le changement économique. La véritable révolution, dans la protohistoire de l'humanité, ce n'est pas celle du néolithique, puisqu'elle peut très bien laisser intacte l'ancienne organisation sociale, c'est la révolution politique, c'est cette apparition mystérieuse, irréversible, mortelle pour les sociétés primitives, ce que nous connaissons sous le nom d'Etat"*. Et il conclut par ce pied de nez : *"si l'on veut conserver les concepts marxistes d'infrastructure et de superstructure, alors faut-il peut-être accepter de reconnaître que l'infrastructure, c'est le politique, que la superstructure, c'est l'économique"*.

Discutons plutôt de l'hypothèse émise : c'est donc le moment "mystérieux" où un chef s'impose -et où une société veut d'un chef- qui est la révolution essentielle, le point de départ de l'histoire, selon Clastres. Le côté mystérieux que tient à souligner Clastres ne va pas nous aider. Par contre, on pourrait conclure de cette vision que la mentalité de chef n'apparaîtrait pas avant le Néolithique. Or au niveau des mentalités, c'est peut-être plus la période d'avant le Néolithique que celle qui le connaît qui est propice à l'émergence du chef "mystérieux". En tout cas, la réalité est que seul le Néolithique a créé le chef et son Etat. Pourquoi diable ?

On peut dire, en espérant ne pas trahir sa pensée, que Clastres propose le schéma suivant :

mystère du chef qui apparaît > Etat > divisions sociales > modifications économiques
--

Il était son raisonnement par quelques faits qui semblent à première vue troublants. *"Hypothétique, dit-il, cette modification de la base économique (dans la société primitive) est, bien plus encore, impossible"*. Et elle est impossible parce que les hommes et leur société n'en veulent pas. Revoir à ce propos le refus d'utiliser le surproduit social.

Mais les progrès économiques ne se résument pas à un domaine conscient et contrôlé par les hommes et les sociétés. Quand certaines tribus indiennes qui avaient une structure socio-politique sans Etat, pour parler comme Clastres, ont découvert, dans certaines régions de l'Amérique du nord, qu'elles pouvaient domestiquer le cheval introduit par les Blancs européens et monter dessus, ont-ils vu qu'il s'agissait d'un progrès économique ? Forcément non, si on applique la manière de voir de Clastres. Pourtant, elles l'ont fait. Elles sont montées dessus, et se sont mis ensuite à développer des capacités guerrières. Et cela a fini par aller jusqu'à la constitution d'esclaves parmi les prisonniers dans certaines tribus. Et tout ceci sans chef qui oblige à quoi que ce soit, puisque sans Etat.

Voilà donc un exemple, pas bien difficile à mettre en évidence, où l'économie non seulement se développe (augmentation de la vitesse des transports, de la capacité des charges

transportées, etc., les marxistes diront des forces productives), mais va jusqu'à fabriquer une division sociale. Et tout ceci sans que personne ne l'ait voulu. Ni le commun des mortels, ni un chef "mystérieux". La modification sociale s'est produite de manière tout à fait inconsciente. Cela ne veut pas dire que la société est inconsciente sur tout. L'un des mérites de Clastres est de souligner le côté "positif" des sociétés sans Etat : ce sont des sociétés où les hommes n'ont pas voulu faire d'Etat. Mais cette conscience-là ne donne pas la maîtrise du développement social. Aucune société humaine n'a su avoir sur elle-même à la fois une compréhension complète et un contrôle de sa propre évolution.

Clastres construit toute l'argumentation de son chapitre intitulé "La société contre l'Etat" en se fondant sur des exemples observés sur les sociétés "primitives" actuelles, pour en tirer des conclusions sur l'ordre des événements et leur évolution il y a 10 000 ans. Cette erreur, tous les ethnologues l'apprennent à l'école, a été funeste aux débuts de l'ethnologie. Tout le monde sait que les sociétés actuelles ne sont pas les sociétés d'il y a 5, 10 ou 20 000 ans. Clastres connaît bien le monde des sociétés primitives actuelles, c'est-à-dire de sociétés prévenues, en quelque sorte "vaccinées" contre l'introduction de l'Etat, parce qu'ayant eu l'occasion et l'expérience des risques pour elles, du fait de contacts répétés avec des Etats. Ces sociétés savent depuis des siècles, des millénaires, que l'Etat existe, pourrait donc exister pour eux aussi, que ce soit par introduction externe ou par processus interne. Et c'est ce vaccin existant de longue date qui explique leurs nombreuses méthodes de protection contre l'Etat, que Clastres souligne fort bien. Mais la "première" société où l'Etat est apparu a forcément connu un processus d'une part interne, d'autre part sans être prévenu, sans vaccin. Or cette "première" fois s'est reproduite en réalité plusieurs fois. Les premiers Etats sont restés d'une part ponctuels, d'autre part peu nombreux pendant longtemps. Il y a donc eu en fait toute une génération de "premiers Etats non prévenus" : en Amérique, en Asie aussi, de même qu'au Moyen-Orient, des Etats se sont constitués sans qu'aucun contact avec un autre Etat ait pu exister.

Par contre, dès que des Etats sont apparus, on observe de multiples traces de ces comportements de "vaccin". Les sociétés alentour ont cherché à se prémunir de cet Etat à s'en défendre, à préserver leur indépendance. C'est dans ce cadre-là qu'on peut vraiment comprendre les sociétés que décrit Clastres. En tout cas, il nous semble qu'il y a là un facteur dont il faudrait tenir compte, lorsqu'on discute de l'apparition de l'Etat. Les sociétés étudiées par Clastres sont doublement vaccinées, d'abord contre l'Etat qui a existé chez des voisins indiens, ensuite contre l'Etat introduit sous la forme du pouvoir des Blancs.

A supposer qu'on puisse redonner la parole aux tribus indiennes lors de l'arrivée des Blancs il y a cinq siècles, on peut être sûr qu'elles nous diraient : "nous ne voulons pas d'Etat". Mais pourrait-on en conclure pour autant que le marxisme fait fausse route et que, finalement, les peuples et les sociétés sont libres de leur histoire et de leur évolution ? Ce serait une vision bien naïve. Il a suffi que ces sociétés soient mises en contact avec nos sociétés avec Etat pour qu'il soit tout à fait évident qu'elles ne sont plus libres. Pire, elles en sont presque toutes mortes ! Ce qui est vrai de ce contact, doit être vrai aussi de celui "sans vaccin" entre société sans Etat et Etat. Clastres a étudié comment une société "vaccinée" a pu lutter contre l'Etat. Mais il faudrait se poser la question aussi de ce qu'il a pu en être de sociétés "non vaccinées". Et il faudrait encore étudier comment l'Etat a été finalement bel et bien introduit, dans des sociétés non vaccinées, et sans doute aussi dans d'autres qui l'étaient. On verrait alors si le mouvement des sociétés a la liberté que dit Clastres.

Il objecte au marxisme l'existence de sociétés qui sont passées de l'agriculture à la chasse. Et il en conclut à nouveau à l'indépendance du développement économique. Mais la chasse à cheval, car c'est de cela dont il s'agit, n'a plus rien à voir avec la chasse du temps des chasseurs-cueilleurs, du temps de la marche à pied. En réalité, derrière le même mot, on a franchi des bonds dans l'histoire et dans l'économie : on bénéficie avec le cheval d'une découverte de la phase terminale du Néolithique, la domestication. L'homme à cheval possède une supériorité économique considérable. La vitesse de déplacement est un facteur décisif, en économie, à la guerre, et à la chasse.

Clastres dit en conclusion : *"L'histoire des peuples qui ont une histoire est, dit-on, l'histoire de la lutte des classes. L'histoire des peuples sans histoire, c'est, dira-t-on avec autant de vérité au moins, l'histoire de leur lutte contre l'Etat."* Encore une fois, il généralise à toutes les tribus de tous les temps, les problèmes qu'il a vus dans un monde attaqué, colonisé, génocidé, devrait-on dire par les Etats occidentaux. Clastres observe et explique une situation de société sans Etat "vaccinée" par son contact avec l'Etat. Le marxisme tente de décrire l'ensemble du phénomène d'apparition de l'Etat.

Clastres n'aime pas que l'on dise que notre société actuelle est "supérieure" aux précédentes. Aucune technique n'est supérieure à une autre, écrit-il aussi. On peut accepter son point de vue, mais sans nier le gain de temps pour un même travail (que Clastres admet, il faut le dire). Alors, on dira que l'histoire avance dans le temps, en apportant des techniques permettant de faire des gains de temps, que ces techniques finissent par bouleverser, tout à fait inconsciemment, les sociétés, et que parmi celles-là, et pas parmi celles qui n'ont pas opéré de telles transformations, l'Etat est apparu. Cela s'est produit de cette manière en plusieurs points du globe. Puis l'Etat est parti à la conquête du monde. L'économie a donc joué au départ un rôle primordial. Ne l'aurait-elle fait qu'une fois, cela n'enlèverait rien à ce côté primordial. Sinon, n'importe qui aurait pu faire la révolution de l'Etat il y a cent mille ans, puisque nous avons déjà le même crâne.

Non seulement, le marxisme n'est pas dépassé, à condition de le faire revivre en lien avec les connaissances les plus actuelles, mais il est au contraire un outil fécond. L'anthropologie, lorsqu'on l'aborde en profane, donne l'impression d'un vaste champ de bataille désolé. Un amoncellement de données pose problèmes, du fait de leur lecture et de leur interprétation, ethnocentriste, euro-péo-centriste, voire tout simplement colonisatrice. A côté de cela, quelques rares recherches ébauchent une étude comparative plus moderne, nettoyée des anciens défauts. Un auteur comme Alain Testart, évoquant l'étude éventuelle d'une correspondance générale entre société et religion, doit renoncer, en déclarant : *"Nous disposons d'excellentes descriptions ethnographiques, historiques ou sociologiques, mais il ne semble pas qu'en leur état actuel les sciences sociales sont armées pour mener à bien une telle tâche."* (1993).

L'abandon du marxisme n'est-il pas devenu, en anthropologie, et en ethnologie, une mode qui prive le scientifique de résultats et de méthodes de compréhension générale précieux ? La question mérite d'être posée. Du moins, le marxisme ne nous semble pas dépassé, mais conforté par les découvertes innombrables. Il doit être affiné, comme toute science. Mais il reste fécond. Sur ses bases, des questions essentielles mériteraient d'être posées, notamment autour du problème de l'apparition de l'Etat.

L'on pourrait par exemple s'attaquer à la question de quantifier d'une part les sociétés où l'Etat a été imposé de manière interne (cités-Etats de Mésopotamie, Mayas, etc.), et d'autre part celles où il a été imposé par conquêtes externes (extension des Empires). On pourrait chiffrer les populations, et les générations concernées. Les réponses à ces questions peuvent nous apporter des lumières. La démographie est d'ailleurs un facteur dont Clastres a démontré l'importance dans ses "Eléments de démographie amérindienne". Il faudrait aussi chercher si on a un exemple où une société sans Etat remporte une victoire sur une société avec Etat. Il semble bien que non. Une hypothèse marxiste est qu'il fallait un développement suffisant des forces productives pour que le renversement de l'Etat puisse s'envisager, et que ce développement est aujourd'hui atteint depuis le mûrissement du capitalisme.

Pour conclure, il nous faut reconnaître que l'Etat a vaincu les sociétés sans Etat, par KO presque mortel. C'est dans ce sens que nous disons qu'il est "supérieur". Le marxisme comporte aussi un programme d'action, qui est d'en finir avec l'Etat. Et de voir revivre des hommes -et des femmes- égaux, non soumis, et ne se soumettant personne. L'étude globale de l'apparition de l'Etat est, de ce point de vue, fondamentale pour l'humanité.

Bibliographie I

- Aymard A., Auboyer J. : Histoire générale des civilisations, 1- l'Orient et la Grèce 1967 (PUF)
- Bobin Frédéric : Le "royaume des femmes" Nas en péril 1999 (Le Monde 24/9/99)
- Bottéro Jean : La plus vieille religion en Mésopotamie 1998 (Gallimard Folio histoire 82)
- Brunaux Jean-Louis : Le pouvoir des druides, entre mythes et réalités (Pour la Science hors-série octobre 1999)
- Childe Gordon V. : La naissance de la civilisation 1964 (Gonthier, Médiations 10)
- Clastres Pierre : La société contre l'Etat 1974 (Editions de Minuit, "critique")
- Clastres Pierre : Archéologie et violence 1997 (éditions de l'aube)
- Eliade Mircea, Sindzingre N. : Animisme (Encyclopédie Universalis)
- Engels Friedrich : Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande (Editions sociales)
- Evans-Pritchard E.E. : La femme dans les sociétés primitives 1971 (PUF)
- James E.O. : Le culte de la déesse-mère dans l'histoire des religions 1960 (éditions le Mail)
- Koestler Arthur : Les somnambules 1960 (Calmann-Lévy Le livre de poche 2200)
- Leroi-Gourhan André : Les religions de la préhistoire 1971 (PUF, mythes et religions 51)
- L'Histoire : L'amour et la sexualité 1999 (Les collections de l'Histoire, hors-série n°5)
- Louboutin Catherine : Au Néolithique - Les premiers paysans du monde 1990 (Découvertes Gallimard 98)
- Mohen Jean-Pierre : Les mégalithes, pierres de mémoire 1998 (Découvertes Gallimard 353)
- Richir Marc : La naissance des dieux 1998 (Hachette, Pluriel 896)
- Rivière Claude : Socio-anthropologie des religions 1997 (Armand Colin - sociologie)
- Spamer-Riether Petra : film - Les filles de la déesse, matriarcat en Chine ? (1993)
- Testart Alain : Des dons et des dieux 1993 (Armand Colin, U - Anthropologie)

Janvier 2000